



999

252



John Carter Brown
Library
Brown University

NOUVEAU
VOYAGE
DANS
L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,
EN L'ANNÉE 1781.

907

У А Д У О И
И О А У О В
С М Е
Л И М О И Е Т Е М О И А И
С М Е Р Е С Е И

NOUVEAU
VOYAGE
DANS
L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,
EN L'ANNÉE 1781;
ET
CAMPAGNE
DE L'ARMÉE
DE M. LE C.^{TE} DE ROCHAMBEAU,
Par M. l'Abbé ROBIN.



A PHILADELPHIE,
Et se trouve à PARIS,
Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire,
rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXII.

W. H. L. & Co. York

Printed and Published by

W. H. L. & Co. York

Printed and Published by

W. H. L. & Co. York

Printed and Published by

W. H. L. & Co. York



W. H. L. & Co. York

Printed and Published by

W. H. L. & Co. York

Printed and Published by

W. H. L. & Co. York

NOUVEAU
VOYAGE
DANS
L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

LETTRE PREMIÈRE.

A Boston, ce 24 Juin 1781.

ENFIN, Monsieur, j'ai franchi le vaste Océan, & pendant quatre-vingt-cinq jours, j'ai senti ma demeure rouler & toujours ramenée à sa première position par son centre de gravité. Que d'efforts! que de tems il a fallu pour perfectionner ces machines énormes avec lesquelles les hommes se jouent ainsi des flots! Nouveaux Eoles, ils rendent vaine la furie des vents, ou les forcent à réagir dans des directions presque opposées; mais, hélas! leur art savant n'a pas su encore garantir le Voyageur de la défaillance où son agitation le réduit. J'ai éprouvé plus que personne cette maladie cruelle, & malgré l'usage fréquent des acides, il a fallu m'in-

6 NOUVEAU VOYAGE

terdire toute espèce d'occupation. Languissant , resserré dans cette espèce de prison , n'entendant presque du matin au soir que l'idiome barbare des Marins , j'étais peu propre à sentir & à méditer les beautés terribles de la mer ; je la voyais avec indifférence s'agiter , bouillonner , blanchir , se rouler en montagne , s'entrechoquer avec fureur , s'élançer dans les airs en vapeur , traverser nos vaisseaux en dérivant sur eux des arcs menaçans ; ou bien s'abaisser , s'unir , agrandir l'horizon , & ressembler bientôt à une masse huileuse , ayant encore un mouvement d'oscillation. Je n'ai pu cependant ne pas être frappé des bluettes de lumière que la moindre agitation en fait sortir dans l'obscurité : lorsque surtout le vent faisoit fillonner avec plus de rapidité le vaisseau , il semblaît alors plongé dans des torrens de phosphore enflammé ; je cherchais à deviner la cause de ce singulier & commun phénomène , dont je ne me rappelais pas avoir jamais ouï parler. Etaient-ce les sels dont les facettes réfléchissaient ainsi les rayons de lumières ? Etaient-ce leur choc avec les parties sulfureuses qui enflammaient celles-ci , ou plutôt ce fluide

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 7

igné, ce feu élémentaire, cause première de la fluidité des autres élémens?

Nous dirigeâmes notre route vers le Sud, jusqu'aux environs du 30^e degré de latitude. Les mers me parurent plus azurées, & receler plus abondamment de ce feu phosphorique; nous y trouvâmes la dorade argentine, le vorace requin, & le poisson volant qui, pour lui échapper, retombait aussi-tôt que l'air avait desséché ses ailes. Je ne connais pas la galere, quoiqu'assez commune sur nos côtes; on en pêcha une, que j'examinai avec la plus impatiente curiosité: la Nature lui a donné une vessie qui la fait surnager & lui sert de gouvernail pour diriger sa route; son ensemble est une masse visqueuse dont je n'eus pas le tems de démêler l'organisation; elle est pourvue de longs cordons garnis d'anneaux, que je crus destinés à lui servir d'agrès pour la rendre maîtresse des vents, pour la fixer, quand il lui plaît, & pour pomper sa subsistance. Je voulus la toucher, c'étoit où on m'attendoit; j'éprouvai aussi-tôt le sentiment douloureux de la brûlure, & quarante-huit heures après, je ressentais encore l'effet de ce pénétrant caustique.

8 NOUVEAU VOYAGE

Aimant à contempler dans nos belles nuits le spectacle majestueux des astres, l'ordre des cieux me parut tout dérangé ; l'écliptique s'était éloigné de l'horizon, l'étoile polaire s'en était rapprochée, la grande ourse avait son coucher : ce qui me surprit vraiment, c'est que la voie lactée avait disparu, quoique je trouvasse le cygne qui plane au milieu. Je voudrais bien que les Physiciens me dévoilassent ce mystère astronomique, ceux sur-tout qui veulent que ce soit un amas immense d'étoiles, tandis que tous les autres corps célestes y sont aussi visibles qu'ailleurs.

Je ne fus plus étonné de l'idée des Anciens, du coucher & du lever du soleil dans la mer. Obligé, pour ma santé, d'être souvent témoin de ce moment, il semblait se détacher de l'horizon, & tomber perpendiculairement dans ses flots ; l'œil trompé croyoit voir l'horizon se plonger au loin derrière lui.

La mer, comme vous le savez, a ses végétaux particuliers ; il s'en faut bien que la Nature ait mis dans leurs couleurs, dans leurs formes, dans leurs propriétés, l'agréable diversité de celles de la terre ;

c'est que cet élément n'étoit pas destiné à produire des êtres qui lui fussent aussi précieux. Ses plantes cependant retracent toujours la main savante qui les forma ; j'en voyais souvent la mer couverte , je les remarquais toutes , ayant , au lieu de racines fibreuses , des mains pour les rendre plus adhérentes aux rochers , une tige aplatie , des feuilles épaisses pour résister mieux au choc des flots , & toutes pourvues , à très-petites distances , d'avéoles presque vuides d'air , qui par-là , contrebalançoient leur pesanteur spécifique , & les forçaient à tendre toujours vers la surface de l'eau.

Rien ne peut exprimer l'émotion que me fit éprouver la vue de la terre ; ce n'étoit cependant d'abord qu'un foible nuage à l'extrémité de l'horizon. Mais quel moment que celui où on va recommencer à jouir de sa santé , à se rapprocher des objets qui intéressent notre esprit , notre cœur , nos sens , à retrouver , au lieu de l'image de la destruction & du chaos , une nature par-tout organisée , à fouler l'herbe , à respirer le parfum des fleurs , à sentir l'ombrage des arbres , à en-

tendre le chant des oiseaux , à les voir s'élever , se balancer dans les airs ! c'est la privation de ces choses qui en fait mieux sentir la valeur , qui ouvre le cœur à la reconnaissance envers celui qui les produit. Un rameau chargé de feuilles , que je vis flotter , me fit tréssaillir de joie. Nous avions déjà doublé le cap Anne , nous étions entrés dans la vaste baie de Massachusset , nous voyions la mer se briser sur les rochers du cap Cod , & dans quelques heures nous devions être à Boston , lorsque tout-à-coup une épaisse brume nous enveloppe , nous masque notre route au milieu des rochers : on mouille ; mais bientôt après , un vent impétueux & contraire fait labourer nos ancres , rompt nos cables , nous menace de nous entreheurter ou de nous briser sur ces dangereux parages. La plupart des vaisseaux s'éloignent de ce port si désiré , & courent au large. Enfin , après deux jours d'incertitude , de périls , & pour moi de maladie , un bon frais nous ramene dans la rade de Boston. De cette rade semée d'îlots agréables , nous découvrons , à travers des arbres , sur la côte occidentale , une ma-

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. II
gnifique perspective de maisons en amphithéâtres, se prolongeant en demi-cercle dans l'espace de plus d'une demi-lieue; c'était-là Boston. Ces édifices élevés, réguliers, entremêlés de hauts clochers, nous parurent moins une colonie moderne qu'une antique cité, embellie & peuplée par le Commerce & les Arts.

L'intérieur de la ville répond à l'idée qu'on s'en est d'abord formée; une superbe jetée, s'avancant à près de deux mille pieds dans la mer, est assez large pour avoir sur toute sa longueur des magasins & des ateliers; elle communique, à angle droit, à la principale rue de la ville, qui, large & spacieuse, se courbe dans le sens de la rade; cette rue est garnie de belles maisons, élevées la plupart de deux ou trois étages, beaucoup d'autres petites rues viennent y aboutir des deux côtés. La forme des maisons est faite pour surprendre des yeux Européens; elles sont entièrement de bois, non pas à la manière pesante & triste de nos anciennes villes, mais régulières & bien percées; leur charpente est légère, bien liée, recouverte en dehors de planches minces

& polies , superposées à la manière des tuiles de nos toits ; leurs dehors sont peints en gris , ce qui ajoute infiniment à l'agrément du coup-d'œil ; les toits sont ornés de balustres , sans doute à cause des incendies ; leurs fondemens sont appuyés sur un mur d'environ un pied de hauteur : on sent combien ces maisons doivent l'emporter sur les nôtres pour la salubrité.

Toutes les parties en sont tellement liées , leur poids est si considérable , relativement à leur masse , qu'on peut les changer de place ; j'en ai vu de deux étages qui avaient été transportées à un demi-quart de lieue au moins (1). Ce qu'on nous raconte des habitations ambulantes des Scythes , est bien moins merveilleux. Leurs meubles sont simples , mais de bois précieux , à la manière Anglaise , ce qui ôte un peu de leur gaieté : les riches couvrent leurs planchers de tapis de laines ou de nattes , les autres de sable très-fin. On y compte six mille maisons , trente mille habitans ; il y a dix-neuf temples de toute espèce de Sectes ; ils sont tous propres , &

(1) Toute l'Armée Française a été témoin de la même chose à Newport.

plusieurs sont très-beaux, sur-tout ceux des Presbytériens & des Anglicans ; leur forme est un carré long, orné tout autour d'une tribune, & garnis de bancs uniformes ; le pauvre comme le riche y entend la parole de Dieu dans une posture comode & décente. Le jour du Dimanche y est observé avec la plus grande rigueur ; toutes affaires, de quelque importance qu'elles soient, cessent ; on ne s'y permet pas même les plaisirs les plus innocens. Boston, cette ville si peuplée, où il regne toujours un grand mouvement, semble désert ces jours-là : on parcourt les rues sans appercevoir personne, & si on en rencontre par hasard, on n'ose s'arrêter & se parler. Un Français, logé avec moi, s'avisa de jouer de la flûte ; le peuple s'ameuta & allait se porter à des excès, si l'Hôte ne l'eût instruit de ce qui se passait. On n'entre dans aucune maison sans y trouver tout le monde occupé à lire la Bible ; c'est un spectacle bien touchant qu'un père entouré de sa famille, leur expliquant les vérités sublimes de ce Livre sacré.

Personne ne manque d'aller au temple de sa Secte ; il regne un silence, un ordre

& un respect qu'on ne trouve plus depuis long-temps dans la plupart de nos Eglises Catholiques. Le chant des Pseaumes y est lent & majestueux. L'harmonie de la poésie, dans la Langue nationale, en augmente l'intérêt, & doit contribuer à entretenir l'attention des assistans.

Tous ces temples sont dénués d'ornemens : rien n'y parle à l'imagination & au cœur ; rien n'y rapelle à l'homme ce qu'il vient y faire, ce qu'il est, & ce qu'il fera. La peinture ni la sculpture ne lui retracent point ces grands événemens qui le rappellent à ses devoirs, réveillent sa reconnaissance ; elles ne lui reproduisent point ces pieux Héros qu'il doit admirer & s'efforcer d'imiter. La pompe des cérémonies ne lui peint point la grandeur de l'Être qu'il adore. Des processions ne lui indiquent point l'hommage qu'il doit à celui par qui la Nature se vivifie, par qui les campagnes se couvrent de moissons, & les arbres se chargent de fruits.

Les Quakers, encore plus ennemis du culte extérieur, ont même anéanti toute apparence d'hierarchie : on cherche en vain, dans leur temples, le Ministre chargé

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 15
spécialement de parler au nom de la
Divinité. L'œil ne découvre qu'une as-
semblée silencieuse, méditative, sans au-
cune marque du motif qui l'a formée,
jusqu'à ce que l'Esprit-Saint s'emparant
tout-à-coup d'un des assistans, l'échauffe,
l'agite, en fait le Pontife du moment. Cet
Esprit-Saint est sans acception d'âge, de
condition, de sexe. Celui qui ne s'est livré
toute sa vie qu'aux occupations les plus
grossières, à qui la Nature a le plus étroi-
tement circonscrit le cercle de ses idées,
devient tout-à-coup l'Oracle, l'Interprète
des plus sublimes vérités du Christianisme.
La principale vertu des Quakers doit être
la patience; leurs Orateurs inspirés, la
mettent souvent à l'épreuve, & les femmes
toujours dociles à cet Esprit-Saint, y
font, dit-on, amplement usage du don
précieux de la parole.

Un culte si extraordinaire ne pouvait
se sauver du mépris & se soutenir, si ses
Sectateurs ne s'étaient montrés plus sim-
ples dans leur extérieur, plus humains
envers les hommes, plus francs & plus
désintéressés dans la Société. Mais cet en-
thousiasme, le premier appui des Sectes,

s'éteint; il faut se placer à cette époque pour les juger.

Les Quakers ont pu faire fleurir ces vertus avec plus de succès & plus long-tems en Amérique, parce que le climat & la vie qu'ils y menaient, les favorisait.

La piété n'est cependant pas le seul motif qui amène en foule les Dames Américaines dans leur temple. Sans spectacle, sans promenades publiques, c'est-là le théâtre où elles viennent à l'envi étaler leur luxe naissant. Elles s'y montrent vêtues d'étoffes de soie, & ombragées quelquefois de superbes panaches. Leur chevelure exhaussée sur des appuis, est à l'imitation de celles que nos Dames Françaises portaient il y a quelques années. Au lieu de poudre, elles les lavent avec l'eau de savon, ce qui ne leur méfied pas toujours, parce qu'elles les ont d'un blond agréable. Les plus recherchées commencent cependant à adopter la manière Européenne. Elles sont grandes, bien proportionnées; leurs traits sont généralement réguliers, leur teint est très-blanc, sans couleur. Elles ont moins d'agrément, moins d'aisance que les Françaises, mais
plus

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 17
plus de noblesse ; j'ai cru même leur trouver quelque chose de ce qui caractérise ces chef-d'œuvres des Artistes de l'Antiquité parvenus jusqu'à nos jours. La taille des hommes y est également élancée & bien prise ; ils ont peu d'embonpoint , & leur teint est un peu pâle ; ils sont proportionnellement moins recherchés dans leur parure que les femmes , mais très-propres. A vingt ans , les femmes n'ont déjà plus la fraîcheur de la jeunesse ; à trente - cinq ou quarante , elles sont ridées , décrépites. Les hommes se montrent presque aussi prématurés. J'ai présumé que le cours de la vie devait y être moins long. J'ai parcouru tous les cimetières de Boston ; on y est dans l'usage d'y mettre sur chaque sépulture les noms & les âges : j'y ai trouvé en effet que la vie du plus grand nombre des morts , dans la classe de la virilité , n'allait guère qu'à cinquante ans ; j'en ai vu très-peu de soixante , presque pas de soixante-dix , & je n'en ai pas rencontré au-delà (1).

(1) J'ai examiné avec le même soin tous les cimetières depuis Boston jusqu'à Williamsburg , espace de près de trois cens lieues ; j'y ai trouvé les mêmes résultats.

Boston est situé sur une presqu'île inclinée du côté de la mer. Cette presqu'île ne tient à la terre que par une langue de la largeur d'un grand chemin dans les hautes marées; ainsi il a fallu peu d'art pour rendre cette ville susceptible de défense. Il y a une éminence qui domine toute la ville; les Bostoniens y ont placé une espèce de phare très-élevé, surmonté d'un baril de goudron prêt à être allumé en cas d'attaque: à ce signal, plus de quarante mille hommes prendront les armes, & seront aux portes de la ville en moins de 24 heures.

On découvre de là les ruines de Charlestown incendiée par les Anglais, le 17 Juin 1775, à la bataille de Bunkerkill; spectacle attristant, fait pour nourrir, dans l'ame des Bostoniens, le sentiment de la liberté. Cette ville n'étoit séparée de la presqu'île que par la rivière Charles: elle étoit située dans l'angle que forme la jonction de cette rivière avec la Mistic; elle étoit bien bâtie, susceptible de fortifications; elle paroît avoir été aussi grande que la moitié de Boston.

La rade de Boston, capable de contenir

plus de cinq cens vaisseaux, n'a d'entrée sûre qu'un canal à peine assez large pour trois vaisseaux. De fortes batteries établies sur l'îlot le plus voisin, mettent la rade & par conséquent la ville hors d'insulte du côté de la mer. Les caps qui resserrent l'entrée de la baie, le cordon de rochers qui garnit le débouquement de la rade, & les îlots dont elle est semée, sont autant d'obstacles qui diminuent, répriment la fougue des flots, & rendent cet abri un des plus sûrs du monde.

Le commerce des Bostoniens embrassait plusieurs objets, & était très-étendu avant la guerre. Ils fournissaient à la Grande-Bretagne des mâts & des vergues pour la marine royale. Ils construisaient, par commission ou à leur compte, un grand nombre de navires marchands, renommés pour la supériorité de leurs marches. Leur construction est en effet si légère, qu'il ne faut pas être grand connaisseur pour distinguer leurs navires au milieu de ceux de toutes les autres Nations. Ceux qu'ils frétaient à leur compte, étaient chargés, pour les îles de l'Amérique ou pour l'Europe, de bois de charpente, de planches, de merrain, de

poix, de goudron, de térébenthine, de résine, de bœuf, de cochon salé, & de quelques pelleteries. Mais leur principal objet de commerce était la morue qu'ils pêchaient sur leurs côtes, & particulièrement dans la baie de Massachusset (1). Cette pêche allait à cinquante mille quintaux, qu'ils exportaient dans les autres provinces de la Nouvelle-Angleterre, jusqu'en Espagne, en Italie, & dans la Méditerranée. Celle de la moindre qualité était destinée pour les Nègres des isles. Ils y employaient un grand nombre d'hommes, y formaient d'excellens Marins. La province de Massachusset, une des moins riches pour le sol, sera toujours puissante par cette branche de commerce; & si un jour ce nouveau Continent déploie des forces formidables sur les mers, c'est de Boston qu'on verra sortir les premières. En échange de ces marchandises, ils apportaient des vins de Madère, de Malaga & de Porto, qu'ils

(1) Le cap Cod s'avancant dans la mer comme un bras dont la main est recourbée, forme la baie; il a pris son nom de cette pêche: *Cod* en Anglais signifie morue. Les établissemens Anglais ont cela de particulier, leur nom, à la manière des Anciens, indique presque toujours ou les propriétés des pays, ou leurs situations, ou les époques de leurs découvertes.

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 21

préferent aux nôtres , à cause de leurs douceurs , & peut-être encore plus à cause de l'habitude. Ils tiraient des isles une grande quantité de sucre dont ils font beaucoup d'usage pour leur thé , que les Américains prennent au moins deux fois le jour ; ils en tiraient encore plus de melasse dont ils distillaient le rum , leur boisson ordinaire. L'importation en était si considérable , qu'avant les troubles il ne valait pas plus de deux schellins le gallon (1). Très-souvent ils vendaient en Europe les navires avec la cargaison , revenaient en Angleterre y acheter des objets manufacturés , qu'ils faisaient transporter sur des vaisseaux de la Nation. Ainsi la Mere-Patrie augmentait , par le commerce des Américains , son numéraire , tandis qu'il ne produisait à ceux-ci que des objets de consommation. Par ce double échange des Américains , les manufactures Anglaises s'entretenaient avec éclat , quoiqu'elles ne pussent soutenir la concurrence avec celles des autres Nations par le prix excessif de la main d'œuvre.

(1) Le schellin vaut environ 22 s. 6 d. de notre monnoie , & le gallon équivaut à peu près à quatre bouteilles de nos mesures.

Leur pêche, ces échanges, & le grand nombre de vaisseaux qu'ils construisaient, les avait rendus les cabotiers de toutes les Colonies du Nord.

On compte que depuis 1748 jusqu'en 1749, il étoit sorti cinq cents vaisseaux de ce port pour le commerce étranger, en étoit entré quatre cent trente; on porte jusqu'à mille les bâtimens côtiers & pêcheurs. Il paraît cependant, d'après la remarque d'un Anglais, que leur commerce avoit décliné.

En 1738, on construisit à Boston quarante-un navires, faisant en totalité six mille trois cent vingt-quatre tonneaux; en 1743, il en fut construit trente-huit; en 1746, vingt; en 1749, quinze, valant en totalité deux mille quatre cent cinquante tonneaux. Cette diminution du commerce de Boston venoit probablement des nouveaux établissemens, qui, en se formant sur ces côtes, attiraient à eux les différentes branches que leur situation rendoit plus favorable.

La grande consommation des Américains pour le rum, a dû les porter à établir des relations avec les colonies

Françaises : nos vins & nos eaux-de-vie nous rendant cette liqueur moins usuelle, ils se flattèrent d'en tirer la melasse à meilleur compte. Cette spéculation réussit au-delà de leurs espérances; ils n'avaient à donner en échange que des bois & quelques salaisons. Le Gouvernement Anglais s'apperçut bientôt du tort que ses propres Isles en recevaient; prohiba ce commerce. Les Colonies se plainquirent amèrement qu'en les empêchant de tirer parti des productions de leur sol, on les mettrait dans l'impossibilité de payer les objets d'utilité & de commodité, achetés à un prix exorbitant en Angleterre. Le Gouvernement prit un milieu; il permit l'exportation des bois, & chargea d'impôts onéreux le sucre & toute importation étrangère: ce moyen ne réussit point à appaiser le mécontentement des Colonies; elles ne virent plus dans la Mere-Patrie qu'une avide & envieuse marâtre attentive à obstruer & à détourner vers elle les canaux qui leur portaient l'abondance & l'aisance. C'est une des principales causes de la méfintelligence entre l'Angleterre & ses Colonies: celles-ci dès-lors virent

ce qu'elles gagneraient à l'indépendance ; & la France y apperçut des avantages pour elle.

Des Presbytériens Irlandais mécontents de leurs Seigneurs , & attirés par la similitude des sentimens , y ont établi avec quelques succès des manufactures de toile, & ont fait quelques tentatives pour les draps ; ceux qu'on y a fabriqués depuis , sont ferrés , bien tissus , mais durs & grossiers ; leurs entreprises pour les chapeaux ont également peu réussi ; ils sont épais , spongieux , sans consistance ; ils sont infiniment éloignés de la beauté & de la solidité des nôtres.

La province de Massachusset-Bay a des mines de fer & de cuivre ; son fer l'emporte sur tous ceux du monde , par sa qualité ductile & malléable.

On nous a montré en Europe les dangers physiques & moraux de l'éducation dans les grandes villes : les Bostoniens ont plus fait , ils les ont prévenus. Leur Université est à Cambridge , à sept milles de Boston , sur les bords de la rivière Charles, dans une situation riante & saine. Il y a quatre collèges bâtis en brique ,

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 25
de forme régulière. Les troupes Anglaises
s'y baraquèrent en 1775, forcèrent les Etu-
dians & leurs Professeurs à les abandon-
ner. La bibliothèque monte à plus de cinq
mille volumes; il y a une très-belle Im-
primerie, construite originairement pour
un collège Indien. Afin de vous donner
une idée du mérite des Professeurs ac-
tuels, il suffit de vous dire qu'ils ont
des correspondances avec nos savans de
l'Europe, & que M. de Sewall, y pro-
fessant les Langues Orientales, est un de
ceux dont l'Auteur du monde primitif
fait le plus grand cas; ils font jouer à
leurs Elèves des Tragédies; le sujet en
est toujours national: tel que l'incendie
de Charles-Town, la prise de Burgoyne,
la trahison d'Arnold. Vous présumez que
chez un peuple nouveau, ces Pièces doi-
vent infiniment être éloignées de la per-
fection des nôtres; avec cela elles ont
plus d'effet, parce qu'elles peignent des
mœurs qui sont les leur, qu'elles rappellent
des événemens qui les intéressent: c'est
la Scène ramenée à son antique origine (1).

(1) On a borné nos Pièces de théâtres, ou à des
héros fabuleux dont les traits, les mœurs n'ont au-

Il est difficile de s'imaginer l'idée des Américains, avant la guerre, sur le compte des Français ; ils les regardaient comme asservis sous le joug du despotisme, livrés aux préjugés superstitieux, presque idolâtres dans leurs cultes, & comme des espèces de machines légères, difformes,

aucune ressemblance avec les nôtres, & dont les actions doivent nous inspirer peu d'intérêt, ou à quelque tableau de la classe de la société la moins nombreuse, celle des grands & des riches. La multitude ne peut y prendre intérêt que par les beautés accessoires, telles que la liaison des plans, le choix des situations, l'harmonie des vers, &c. Les Grecs, que nous avons infidèlement imités, avaient été plus raisonnables ; tous leurs sujets tenaient à leur mythologie, à leurs cultes, à leurs gouvernemens, & aux mœurs de tous les états ; de là leurs Pièces se soutenaient souvent sans amour & sans beaucoup d'ensemble. On a crié à la dépravation du goût, à la perversité des mœurs, quand on a vu les Parisiens déserter les grands théâtres & courir aux spectacles forains. On s'est trompé ; ceux qui s'y portèrent avec le plus d'affluence, étaient les gens les plus occupés, & par conséquent les moins corrompus. Ce n'était pas la licence qui les y attirait ; mais le plaisir de retrouver des tableaux qui leur ressembaient. Les choses ne nous intéressent qu'à proportion de leurs rapports plus ou moins éloignés avec nous. L'Artiste, qui me peint l'embarras de Paris entre la belle Hélène & l'impétueux Hector lui reprochant sa mollesse, me fait admirer son art savant dans la composition du sujet, dans la justesse du dessin, dans le ton & l'harmonie des couleurs : mais Greuze, peut être moins fini, moins régulier, me montrant un pere maudissant son fils, ne me laisse pas le tems d'admirer ; je frémis.

incapables de solidité & de consistance, occupées uniquement du soin de friser leur chevelure, de se colorer le visage; sans délicatesse, sans foi, ne respectant pas même les devoirs les plus sacrés. Les Anglais s'étaient plu à répandre & à fortifier ces préventions; le Presbytérianisme, ennemi implacable du Catholicisme, avait rendu les Bostoniens, où cette Secte est dominante, encore plus disposés à les croire.

Tout sembla, au commencement de la guerre, les confirmer. La plupart des premiers Français venus en Amérique, au bruit de la révolution, étaient des hommes perdus de dettes & de réputation, qui s'annonçaient avec des titres & des noms faux, obtenaient des grades distingués dans l'armée Américaine, recevaient des avances considérables, & disparaissaient ensuite. La simplicité des Américains, leur peu d'expérience rendirent ces supercheres faciles. Plusieurs même de ces aventuriers y ont commis des crimes dignes des derniers supplices. Les premières marchandises que les Bostoniens reçurent aussi de France, ont encore généralement

contribué à les entretenir dans ces idées peu favorables de notre bonne foi & de notre industrie ; actuellement même celles qui en viennent , se vendent par cette raison , à un prix bien inférieur à celles de l'Angleterre de la même espèce. A l'arrivée de M. le Comte d'Estaing , le peuple fut très-étonné de ne pas voir des hommes si frêles & si difformes ; il crut qu'on les avait exprès choisis pour lui donner une idée plus avantageuse de la Nation : quelques figures enluminées , dont la toilette était un peu soignée , les persuadèrent que nous faisons l'usage du rouge.

Malgré mon titre de Français & de Ministre Romain , je reçois cependant tous les jours de nouvelles honnêtetés de plusieurs bonnes maisons de cette ville ; mais le peuple tient encore à ses premiers préjugés : j'en viens de voir , ces jours-ci , la preuve dans un événement qui a servi en même-tems à me faire mieux connaître leur caractère. Le feu prit à la maison où j'étais logé ; c'était celle d'un Français : on sent quelle émotion cette vue dut causer dans une ville bâtie en bois.

Le peuple accourut en foule ; mais dès qu'il fut chez qui, il resta spectateur. Je fis fermer les portes, pour arrêter les courans d'air ; je bouchai hermétiquement la cheminée où était le feu, avec un drap mouillé ; j'y fis jeter de l'eau sans discontinuer, pour entretenir son humidité : les femmes de la maison s'enflammèrent à la vue de leur plancher inondé & sali ; & si je ne m'étais rendu maître, elles auraient préféré de laisser accroître le danger.

Nous venons de recevoir la nouvelle de la prise de Saint-Eustache par les Anglais : l'avidité a sans doute plutôt inspiré cette entreprise, que la saine politique. Les Américains, peu contents des premières marchandises Françaises, allaient y acheter celles des Anglais, que ceux-ci, depuis la guerre avec la Hollande, y envoyaient sous pavillon neutre. Ils s'ôtent ainsi une branche importante de commerce, & forcent les Américains à avoir recours à nos productions, que l'expérience va leur apprendre à mieux juger.

L'arrivée de l'armée de M. le Comte de Rochambeau à Rhode-Island, y ré-

pandit la terreur ; elle trouva les campagnes désertes , & ceux que la curiosité amena à Newport (1) ne rencontrèrent personne dans ses rues. Tous sentirent l'importance de dissiper ces préjugés , & mirent de l'amour-propre à y contribuer. Les Officiers supérieurs établirent la discipline la plus stricte ; les autres Officiers employèrent cette politesse , cette aménité qui a toujours caractérisé la Noblesse Française : le Soldat même y est devenu doux , circonspect & modéré , & dans un séjour d'un an , il n'y a pas eu une seule plainte. Les Français à Newport n'ont plus été cette Nation légère , présomptueuse , bruyante , fastueuse ; aux fêtes près qu'ils donnaient , ils vivaient tranquilles , retirés , bornant leurs sociétés à celles de leurs hôtes , pour qui ils devenaient de jour en jour plus chers. Ces jeunes Seigneurs , que la fortune , la naissance , le séjour de la Cour devaient le plus atta-

(1) C'est la Capitale de cette province ; la bonté de son sol & la douceur de son climat la faisaient appeler le Paradis de Nouvelle-Angleterre ; son commerce était très-florissant avant la guerre : outre ses bois & ses salaisons , qu'elle exportait dans les Isles , elle y envoyait encore beaucoup de beurre , de fromage , de volaille & de suif.

cher à la dissipation, au luxe & à tout l'appareil de la grandeur, ont les premiers donné l'exemple de la simplicité & de la vie frugale; ils se sont montrés affables, populaires, comme s'ils n'avaient jamais vécu qu'avec des hommes égaux. Cette conduite soutenue a opéré une révolution totale dans les esprits : les Tories mêmes (1) n'ont pu se défendre d'aimer les Français en blâmant la cause qu'ils soutenaient & leur départ attriste mille fois plus que leur arrivée n'avait alarmé.

On a fait, il y a long-tems, aux Français le reproche de ne pas toujours respecter les nœuds les plus saints dans l'objet de leur galanterie. Newport en a fourni peut-être des exemples. On raconte qu'un Officier Français parvint, par ses soins & ses assiduités, à toucher le cœur d'une Dame jeune & aimable. Son époux qui l'aimait tendrement, eut des preuves de ce nouveau penchant : pénétré de la plus vive douleur, il n'éclata point en plaintes & en reproches; la réputation de son épouse coupable lui était encore

(1) Tories veut dire Royalistes; ce mot vient de la langue Saxone.

chère , il craignait même qu'elle ne le soupçonnât instruit. Si elle s'en doute , dit-il à son ami , elle renoncera à l'espoir de regagner mon estime ; elle est perdue , je le suis aussi : réveillons plutôt sa tendresse ; ramenons-la à ses devoirs par les remords. Dès ce moment , il se rendit plus assidu , plus complaisant ; avec la tristesse & le désespoir dans l'ame , il lui montra un visage serein & satisfait. Il accueillit avec honnêteté , avec égard l'Officier , objet de ses malheurs ; mais de concert avec son ami , ils lui ôtèrent autant qu'ils purent , sans affectation les entrevues particulières. Ces contre-tems ne parurent au Français que l'effet du hasard ; il n'en eut pas moins d'humeur ; devint moins aimable , & l'époux le devenait davantage. La vertu , qui n'avait pas perdu tous ses droits sur le cœur de l'épouse séduite , ne tarda pas à la ramener. Une telle conduite suppose une grande connaissance du cœur humain , & encore plus d'empire sur soi-même.

L'armée , partie du 9 Juin de Newport , pour aller , dit-on , du côté du Sud , est actuellement à Providence. Je pars pour
l'y

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 33
l'y aller joindre ; & si elle continue sa
route , j'aurai à vous entretenir sur des
objets plus intéressans.

Je suis , &c.

LETTRE II.

Du camp de Philisbury , ce 30 Juillet 1782 :

J'AI trouvé, Monsieur, l'armée à Providence, campée sur une hauteur. Cette ville est considérable, assez peuplée, bâtie en bois & quelques belles maisons en brique ; elle est sur l'embouchure de la rivière Patuxit, à la tête d'un golfe, entre les Province de Massachusset, du Connecticut, de Rhode-Island. Cette situation la met en état de faire un commerce avantageux de froment, de maïs, de bois, de salaisons pour les Isles ; on y construit aussi beaucoup de navires. C'est la capitale d'une Colonie du même nom, dépendante de la province de Rhode-Island. Un nommé Roger William, Ministre dans celle de Massachusset-Bay, banni par les Magistrats pour prêcher de principes nouveaux, s'y retira avec ses sectateurs, fonda cette Co-

lonie sous le nom de Providence, afin de conserver la mémoire du traitement odieux qu'il avait éprouvé. Il y vécut quarante ans, occupé du soin de faire fleurir cet établissement, d'instruire les Indiens, & écrivit quelques Ouvrages contre les dogmes, les usages des Quakers. Sa conduite régulière & bienfaisante força ses ennemis à se repentir du traitement qu'ils lui avaient fait essuyer. Les Annales du Nouveau-Monde, auront, Monsieur, comme vous voyez, à retracer des exemples d'intolérance parmi les peuples mêmes qui s'en montrent les plus ennemis.

Que les objets qui m'entourent sont différens de ceux qui m'avaient occupé jusqu'à ce moment! Elevé dans le paisible séjour des Sciences & des Arts, vivant avec ceux qui les cultivent ou les honorent, aimant à en faire l'objet de mes travaux & de mes plaisirs, je me trouve maintenant transporté au milieu du tumulte des camps, y étant dans l'agitation, y éprouvant mille besoins. C'est là où je suis à même d'apprécier les inventions utiles, d'avec celles qui ne sont que frivoles & curieuses. Une simple toile

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 35
m'y sert d'abri contre l'intempérie des
tems. Sans livres pour faire diversion à
mes fatigues (1), j'écris souvent, faute
d'encre, avec le suc du fruit d'une herbe :
heureux encore si j'y pouvais rester quel-
que tems tranquille ! Mais non, dès deux
heures du matin, les bruyantes roulades
du tambour m'ordonnent de m'arracher
de dessus mon dur grabat ; il faut plier à
la hâte ce logement ambulante, monter à
cheval, & suivre à pas d'Ambassadeur la
marche lente du fantassin courbé sous le
poids de son sac. Arrivé au lieu destiné
pour le camp, il faut encore attendre,
pendant la plus brûlante partie du jour,
les voitures porteuses de nos bagages. Le
Soleil a quelquefois presque terminé sa
carrière avant que nos débiles estomacs
aient commencé leurs importantes fonc-
tions : étendu sur la poussière, haletant
de soif, j'ai souvent désiré, comme le

(1) La difficulté d'avoir suffisamment de voitures,
& de faire exister les chevaux ou les bœufs, obligea
M. le Comte de Rochambeau de ne laisser porter
aux Officiers que cent cinquante livres pesant, y
compris leurs tentes, lits, &c. de sorte que dans
une marche aussi longue, dans un pays où il y a
si peu de ressources, presque tous ont manqué des
choses les plus essentielles.

riche , qu'un autre Lazare trempât son doigt dans l'eau pour désaltérer ma langue desséchée. Nos jeunes Chefs, élevés dans l'aisance & la mollesse, supportent ces fatigues avec un courage qui me fait rougir de ma faiblesse. Tandis que leur table abondante & frugale offre aux Officiers une existence que le manque de domestiques & de moyens rendroit presque impossible, il encourage le Soldat en marchant à leur tête à pied (1). Ce qui vous étonnera, c'est de retrouver toujours la gaieté Française dans ces marches pénibles. Les Américains, que la curiosité amène par milliers dans nos camps, y sont reçus avec alégresse; on fait jouer pour eux nos instrumens militaires, qu'ils aiment avec passion. Alors, Officiers, Soldats, Américains, Américaines, tous se mêlent & dansent ensemble: c'est la fête de l'égalité; ce sont les prémices de l'alliance qui doit régner entre ces Nations. Les peres de famille s'attendrissent à la vue de ces scènes touchantes; eux qui, en apprenant la marche de notre armée, avaient tremblé

(1) M. le Vicomte de Noailles a fait particulièrement la route entière à pied.

pour leurs possessions, pour eux-mêmes (1). Le Soldat, ivre de joie, oublie ses fatigues du matin, & ne pense pas à celles du lendemain. Ces peuples, encore dans le siècle heureux où les distinctions de la naissance & des rangs sont ignorées, voient du même œil le Soldat & l'Officier, & demandent souvent à celui-ci quel est son métier dans sa patrie, ne concevant point que celui de guerrier puisse en être un fixe & permanent. Le titre de beau-frère du Marquis (2) a le plus excité leur curiosité & leur respect; ç'a été pour les jeunes Américaines une distinction flatteuse d'avoir dansé avec lui.

Quels que soient les succès de cette armée, elle aura toujours eu la gloire d'avoir fait, dans ces contrées, des impressions immortelles, & d'avoir à jamais rendu le souvenir du nom Français précieux, ouvrage plus flatteur & peut-être plus difficile que celui de gagner des batailles & de faire des conquêtes.

Je ne m'attendais guère à retrouver des

(1) Leurs gazettes n'ont cessé, pendant toute la marche de l'armée, de faire l'éloge de sa discipline.

(2) Les Américains ne désignent pas autrement M. le Marquis de la Fayette.

vestiges des modes Françaises jusqu'au milieu des forêts de l'Amérique ; les coiffures de toutes les femmes, excepté celles des Quakers, y sont élevées, volumineuses, garnies de nos gazes : on se perd dans ses réflexions, en retrouvant, dans toute la province du Connecticut, un goût si vif pour la parure, je dirais même tant de luxe avec des mœurs si simples, si pures, qui ressemblent tant à celles des anciens Patriarches. Des légumes, du maïs, du laitage sont leur nourriture la plus ordinaire. Ils prennent beaucoup de thé ; l'usage de cette boisson insipide fait tout leur plaisir ; il n'y a pas un habitant qui ne le prenne dans des porcelaines ; la plus grande marque d'honnêteté pour eux est d'en offrir. Dans les pays où les hommes vivent d'alimens & de boissons très-substantiels, il peut être utile à la santé ; mais je le crois nuisible dans ceux où ils ne se nourrissent presque que de végétaux & de lait, & sur-tout quand le sol, encore trop couvert de bois, les rend moins nourrissans : peut-être est-ce une des causes qui fait qu'avec une constitution bien conformée & une existence heureuse, ils vivent moins long-tems que

les autres hommes. On attribue aussi au thé la perte de leurs dents ; les femmes ordinairement très-belles, y sont souvent, à dix-huit & vingt ans, déjà privées de ce précieux ornement ; je présume que ce ferait plutôt l'effet du pain chaud : les Anglais, les Flamands, les Hollandais conservent leurs dents très-long-tems.

Les habitans du Connecticut, qui recueillent de si beau froment, ignorent cependant l'art précieux de le rendre plus digestif, plus nourrissant par le pétrissage & la fermentation ; chaque moment où ils en ont besoin, ils font une galette qu'ils mettent cuire à demi sur une plaque de fer. Les Français, que la guerre amena en Amérique, ne pouvaient s'y accoutumer ; ils leur apprirent un peu à le perfectionner : on en trouve dans les auberges de passable, mais encore très-inférieur à celui de notre armée. Les habitans un peu éloignés des routes conservent toujours leurs anciens usages.

Dispersés dans leurs bois, ils n'ont guère de relation entre eux, que les jours où ils vont à leurs temples. Leurs maisons sont spacieuses, propres, bien aérées,

bâties en bois, ayant au moins un étage; ils y ont toutes leurs commodités; j'y ai retrouvé dans toutes des marques de leur génie industrieux & inventif. Ils savent tous lire; presque tous ont la gazette qui s'imprime dans leur bourgade, à qui ils donnent souvent le nom de Ville. Je ne suis pas entré dans une seule maison, sans y avoir trouvé la Bible, qu'ils lisent les soirs & les Dimanches en famille. Leur caractère est froid, lent, doux; ils sont peu laborieux, la terre fournit toujours beaucoup au-delà de leurs besoins; ils vont & reviennent de leurs champs à cheval, & dans tous ces pays on ne rencontre pas un voyageur à pied; leur douceur de caractère est autant due au climat qu'aux mœurs, car on la retrouve jusque dans les animaux. Les chevaux, quoiqu'excellens, pouvant facilement faire tous les jours dans une longue route, soixante milles (1), y sont dociles; on n'y en rencontre point de rétifs, d'ombrageux. Le chien y est caressant, timide; les figures étrangères n'ont rien à redouter de sa violence: j'observerai en passant, que sa voix est cassée

(1) A peu près vingt de nos lieues communes.

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 41
& enrôlée, ainsi que celle du coq. Les
Américains sont grands hospitaliers; ils
n'ont qu'un même lit; l'épouse chaste,
fût-elle seule, le partage sans remords &
sans crainte avec son hôte. Ce qu'on ra-
conte des vertus des jeunes Lacédémo-
niennes, est bien moins extraordinaire.
C'est cette confiance dans la vertu pu-
blique, qui m'a fait rencontrer de Boston
à Providence, des femmes, des jeunes
personnes, voyageant seules à cheval, en
cabriolet, à travers ces bois, même sur le
déclin du jour.

Le père de famille voit son bonheur,
sa considération augmenter avec le nombre
de ses enfans: il n'est point tourmenté de
l'ambitieux désir de les placer dans un rang
où ils pourront rougir de l'avoir pour
père. Elevés sous ses yeux, formés par
ses exemples, ils ne couvriront point sa
vieillesse d'opprobre; ils n'amèneront point
les chagrins, les soucis, pour le traîner plus
douloureusement au tombeau. Il ne craint
point non plus que l'indigence l'entourant
un jour, déchire ses entrailles paternelles,
& fasse gémir sa tendre épouse d'avoir
été féconde. Comme lui, ils borneront

leurs soins , leur plaisir , leur ambition à élever , multiplier leurs troupeaux , à cultiver , agrandir leurs champs , leurs vergers.

Ces cultivateurs , plus simples que nos payfans , n'en ont ni la rusticité , ni la rudesse ; plus éclairés , ils n'ont ni leur souplesse , ni leur dissimulation ; plus éloignés des arts , moins laborieux , ils sont moins attachés à leurs antiques usages , plus adroits à perfectionner & à inventer ce qui tend à leurs commodités.

Ce pays est coupé d'une infinité de ruisseaux & de rivières ; celle du Connecticut est la plus considérable de la province ; la ville d'Harfort , située sur ses bords , en est la capitale ; ce n'est encore que quatre ou cinq cents maisons , occupant plus de deux milles de longueur. La rivière porte jusqu'à cette ville des bâtimens d'environ cent cinquante tonneaux. Le terrain y est léger , excepté vers la rive méridionale de la rivière ; il produit du maïs & beaucoup de froment , dont le pain est plus blanc que celui de France , & le goût excellent. Les Américains en faisaient un commerce considérable avec les Isles , où on préfère cependant celui

d'Europe, étant plus farineux, & se conservant plus long-tems. Les bois y sont plus légers que les nôtres, & durent moins; leurs racines sont presque à la superficie de la terre: ce sol étant neuf, les parties végétales sont plus abondantes à la surface, les racines s'y dirigent par conséquent davantage; de là elles reçoivent plus facilement les impressions du froid, du chaud, de la sécheresse & de l'humidité, & sont ainsi plus exposées à s'altérer: j'ai remarqué en effet que les arbres périssaient presque toujours par leurs racines.

Je croyais que ces forêts, où la main de l'homme n'avait encore jamais porté ses coups destructeurs, m'offrirait à chaque pas de ces arbres antiques dont le tronc raboteux, noueux, creusé, rongé par les pluies & les frimats, n'élevait plus qu'une cime nue, aride, dépouillée de ses superbes rameaux. Au lieu de cette empreinte des tems, je n'ai trouvé partout que la fraîcheur & la vigueur de la robuste jeunesse. Les tiges rapprochées, serrées, droites, élancées à perte de vue, y sont couronnées d'un vert plus foncé que celui des nôtres. Le chêne y est sur-

44 NOUVEAU VOYAGE

tout abondant : l'arbre le plus utile à l'homme est l'arbre de tous les climats ; j'y en ai remarqué de six ou sept espèces ; les feuilles des unes sont larges avec des découpures insensibles ; elles sont plus marquées dans d'autres ; quelques-unes aussi les ont si profondes qu'elles n'y laissent que les principaux filamens ; j'en ai retrouvé ces jours-ci, où elles sont longues & étroites comme celles du pêcher. Le monarque de ces forêts est le *tulipier* ou *l'arbre jaune* ; sa tête altière domine sur les plus hauts chênes, & ses rameaux touffus, étendus, projettent au loin leurs ombres ; sa feuille compacte, mince & unie, est en main, avec cette différence que la partie la plus allongée semble avoir été coupée transversalement. Chaque feuille est originairement repliée dans une enveloppe particulière, formée seulement de deux autres feuilles ovales, se touchant dans tous les points de leur circonférence ; cette maîtresse feuille les sépare pour s'épanouir, comme celle de la fève naissante en sépare les deux portions. La tulipe, cette brillante fleur pour laquelle nos Fleuristes prodiguent leurs soins & leurs peines, vient par milliers, sur ces

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 45
arbre majestueux, récréer la vue de l'Américain, & parfumer l'air qu'il respire à son ombrage. C'est de lui que les Indiens faisaient ces pirogues ou canaux d'une seule pièce : les Américains en font encore à leur exemple. J'en ai vu capables de porter plus de trente hommes. Propre à venir dans différens climats, il se plairait infailiblement en France ; plus agréable à la vue que le maronnier, moins sale, il formerait des massifs & des avenues aussi touffus, aussi élevés ; son bois serait de la plus grande utilité dans la menuiserie. Le sasafia, arbrisseau aromatique, se rencontre dans tous les lieux aérés, exposés au soleil ; il borde les chemins, entoure les champs ; sa feuille ressemble à celle du figuier, moins grande, moins épaisse, d'un vert plus pâle ; il produit un petit fruit dans un calice, lacteux quand il est vert, & violet dans sa maturité ; son odeur réside dans son écorce, & particulièrement dans celle de sa racine ; sa propriété est sudorifique. On prétend que les premiers Européens venus en Amérique, atteint de ce mal affreux dont les progrès ont été si funestes à l'Europe, en firent usage avec quelque succès. Nous

avons trouvé sur les bords du Connecticut une espèce de laurier rose, couvert de fleurs qui offraient un coup d'œil charmant. L'arbre à cire, qu'on rencontre par intervalle, est un laurier arbuſte, dont l'odeur a quelque chose de notre laurier commun, mais plus douce; son fruit, semblable à des grains de poivre, est couvert d'une matière onctueuse, dont on fait des bougies; on la détache & on la recueille par l'eau bouillante: ces bougies exalent, en brûlant, une odeur fort suave. Cette récolte demande trop de soins, & est trop peu abondante, pour qu'elle puisse jamais être une branche de commerce.

L'érable y devient très-grand; c'est une des plus précieuses productions de l'Amérique Septentrionale; on lui fait, dans le tems de la sève, des incisions d'où découle une liqueur, qui, réduite, tient lieu de sucre. Il ressemble parfaitement au nôtre. Pourquoi a-t-il cette propriété distincte? Serait-ce parce qu'il végète dans un sol neuf où les sucs sont plus qu'abondans pour son accroissement, ou peut-être ignorerions-nous les propriétés du nôtre?

Le châtaigner, le noyer y sont aussi

très-communs. Les espèces de ce dernier sont très-variées ; elles diffèrent par leurs feuilles & leurs fruits ; il y en a un dont le bois veiné fait de très-beaux meubles , & dont la superficie du fruit a l'odeur de citron. Toutes produisent des noix qu'on ne peut cerner , & extrêmement dures à casser ; on ne tire le fruit de leur coquilles qu'avec peine , par petites parcelles ; encore le goût en est-il fort & désagréable.

On trouve aussi une espèce de cerises à grappe , petites , & un peu amères. La vigne qu'on n'a pas su cultiver, même en Virginie , grimpe de tous côtés sur les arbres (1).

(1) J'en ai remarqué de deux espèces générales ; l'une dont le fruit étoit compacte , charnu , & gros comme des petites prunes ; le goût en étoit d'une fadeur insupportable : je ne crois pas que la culture put jamais en tirer parti. Le raisin de l'autre étoit petit , l'écorce dure , les pepins gros , conservant un goût de vert dans sa maturité : je suis persuadé que si cette espèce étoit cultivée , elle se perfectionneroit. Les ceps que nous voyons en France , dans les contrées vignobles , venir sur les haies , sans taille , sans culture , ne valent guère mieux. Les Anglais ont essayé des plantations de vignes en Virginie ; elles n'ont point réussi : au lieu d'aller chercher des plants dans les contrées éloignées , & de les cultiver à la manière de ces pays , il falloit se borner à prendre celui que la Nature a fait naître dans le pays même , & lui donner une culture convenable au climat. Il y a tout à présu-

C'est à l'homme à multiplier, à féconder, à perfectionner les productions utiles des contrées, en variant les sols, en dirigeant la sève par des tailles, en mélangeant par des greffes. Nous devons à ces heureuses inventions le fruit des expériences de tant de siècles, l'ornement & l'opulence de nos jardins & de nos vergers. L'homme, quoiqu'on ait pu dire, est le restaurateur de la Nature; il la vivifie, l'enrichit, l'embellit; le simple gazon ne tapisse la terre que dans les lieux qu'il a aérés; le timide oiseau qui fuit sa vue, la bête fauve qui tremble à son approche, n'habitent même que les lieux qui l'entourent. Si la curiosité m'a quelquefois fait pénétrer au loin dans ces sombres forêts, je n'y entendais plus de chant, je ne retrouvais plus de vestiges d'êtres animés, je ne marchais plus que sur des ruines de végétaux. Attristé de ce silence lugubre, de ces objets qui ne me montraient plus le domaine de mon

mer qu'il aurait réussi. Le Ministre Catholique Romain de Baltimore, dans le Maryland, m'a dit avoir fait une plantation dans ce genre, dont il espérait beaucoup.

semblable,

semblable, je me hâtais de revoir des lieux plus faits pour une ame sensible.

La connaissance des oiseaux de ce pays fera une des parties les plus intéressantes de son Histoire Naturelle. J'ai vu dans le Connecticut une espèce d'étourneau dont le centre des ailes est d'un rouge foncé. J'ai remarqué un oiseau de la couleur du serin, un peu plus gros. Celui qu'ils appellent le rossignol de Virginie, plus commun à mesure qu'on avance vers le midi, ne ressemble en rien au nôtre; il est plus gros; sa tête & son ventre sont d'un rouge semblable à celui du bouvreuil. Si la Nature l'a mieux partagé du côté du plumage, il s'en faut de beaucoup qu'elle lui ait donné un gosier aussi mélodieux. Le moqueur, presque de la grosseur d'une grive, tacheté de blanc & de gris, a le don d'imiter le chant de tous les oiseaux qu'il entend. L'oiseau mouche, qui, dit-on, ne vit que du suc des fleurs, y est très-rare; peu de personnes en ont vu.

Les écureuils y sont d'un gris cendré, plus gros que les nôtres, très-communs, & faciles à apprivoiser; ceux qu'on appelle écureuils volans sont d'un gris plus

foncé, plus petits; leur peau, large & lâche jusqu'aux extrémités des pattes, leur laisse la facilité de les écarter, en s'élançant d'une branche d'un arbre à un autre, & leur donne par conséquent une plus grande surface d'air pour les soutenir.

Le pays est plat de Boston à Providence; j'y ai rencontré des ruisseaux à qui nous donnerions le nom de rivière, leurs lits, dans les endroits où je les ai passés, sont creusés dans des bancs de pierre fiteuse, grise & rouge. J'ai trouvé quelques blocs d'argile pétrifié, renfermant des galets (ou cailloux roulés); en les frappant, ils se détachaient facilement, & y laissaient l'empreinte de leur forme.

La province du Connecticut est couverte de monticules; ils ne sont pas assez grands, le pays n'est pas assez découvert, pour saisir leurs directions générales: on ne peut les mettre, la plupart que dans la classe de ceux que les Naturalistes appellent secondaires. Coupés souvent pour adoucir les pentes des chemins, ils ne m'ont paru que formés d'amas de pierres de différentes espèces, de différentes grosseurs, ayant les angles brisés & effacés; beau-

Coup ont plus d'un pied cubique de masse , plusieurs trois ou quatre ; leurs interstices sont remplis de terre végétale , peu adhérente. La superficie du sol est couverte des mêmes pierres ; les bois , les champs en sont hérissés ; les habitans les accumulent ou les entassent négligemment , en forme de mur , sur les bords de leurs possessions. Ces pierres , d'après l'expérience que j'en ai faite à l'eau-forte , sont en grand nombre gratineuses ; très-peu sont purement calcaires ; il y en a de spath pur ; beaucoup ont du mica , & d'autres des parties ferrugineuses sur lesquelles l'aimant agissait.

La province de New-Yorck , encore plus montueuse , & le territoire de Philisbury où nous sommes actuellement campés , m'ont présenté les mêmes objets. Tant de millions de ces pierres , amoncées , éparfes dans l'espace de plus de deux cents milles , sont les monumens les plus authentiques , les plus évidens du long séjour des eaux dans ces contrées. Des torrens & des rivières n'ont pu les arrondir ainsi , les mélanger , les accumuler ; la mer seule a pu lentement les séparer , les

charier, les réunir, & leur imprimer ces formes générales par les frottemens. Quelque attention que j'aie apportée, je n'ai trouvé jusqu'ici aucuns vestiges de pétrifications d'animaux, d'arbres & de coquillages. La rivière du Nord, m'a offert, dans son lit, moins de granits, mais plus de marbres, de grès & d'ardoises. Nous retrouvons près de New-Yorck les traces affligeantes de la guerre, des habitations pillées, ruinées, abandonnées, ou brûlées. Ces Américains, doux, pacifiques, bienfaisans, y sont devenus durs, sanguinaires, & rapineurs; l'esprit de parti a allumé entre eux des haines; ils s'attaquent, se volent tour-à-tour, détruisent les habitations, ou en chassent pour s'y établir, ceux qui en ont déjà chassé d'autres (1). La

(1) Quelques-uns d'eux, postés en ambuscade, tirèrent sur deux Aides-de-Camp, & sur M. Berthier, Aide-Maréchal-des-Logis, allant à la reconnoissance de New-Yorck: ceux-ci les poursuivirent, en prirent un, & M. Berthier en tua un autre. Nous sommes redevables à ce Militaire & à son frère* que M. de Rochambeau a depuis nommé aussi Aide-Maréchal-des-Logis, d'un Plan géographique de toute la marche de l'armée; morceau d'autant plus précieux, qu'il n'existe encore aucune Carte exacte de ces pays.

* Ces jeunes Officiers sont fils de M. Berthier, Chevalier de l'Ordre du Roi, & de celui de Saint-Louis, Gouverneur de l'Hôtel de la Guerre.

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 53
guerre, ce fléau si terrible aux Arts & à la
population, l'est encore plus aux mœurs,
parce que leur altération est plus difficile à
réparer. Je suis, &c.

L E T T R E I I I .

Du camp de Philisbūry, ce 4 Août 1782.

LE premier objet de notre marche avoit,
Monsieur, pour but de nous réunir à l'ar-
mée de Washington; cette réunion s'est
effectuée à Philisbūry. Les Américains y
font arrivés en même tems que nous; ils
étoient auparavant retranchés sur les mon-
tagnes de West-Point, dominant la rivière
du Nord. Le fleuve se resserrant beaucoup
dans cet endroit, les Américains y ont
construit sur les deux rives, des forts dont
les batteries se croisent. Le fort du côté
gauche est placé sur une langue de terre,
avancée dans le fleuve, défendue à l'Est
par des marais, ouvert seulement du côté
du Nord. Une armée y ferait hors d'attaque
contre des forces beaucoup supérieures,
& les batteries des forts empêchent les
vaisseaux d'oser remonter jusqu'à cette

hauteur ; position d'autant plus importante pour les Américains , que les Anglais , maîtres aujourd'hui de New-Yorck , le font par conséquent de l'embouchure de la rivière du Nord.

Comme Alliés , nous sommes campés à la gauche des Américains ; leur droite est appuyée sur la rivière du Nord au bas du Dobbs , & notre gauche l'est à la petite rivière de Bruny. La position des armées est sur des hauteurs considérables ; un profond vallon les sépare. Nous ne sommes pas à plus de quinze milles de New-Yorck ; il nous a fallu , pour y arriver , longer l'Isle & traverser des pays remplis de réfugiés. L'armée Française était d'abord divisée , dans sa marche , par régiment ; aux approches de la province de New-Yorck , elle s'est réunie en brigade. Forcée de marcher sur une seule colonne , de faire traîner ses bagages par des bœufs , elle était lente & embarrassée , & occupait une étendue de plusieurs milles. On avait à craindre , dans des pays montueux & encore très-couverts , que des partis ne vinssent tomber sur les bagages & artillerie , ne les brûlassent , ne coupassent les

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 55
jarrets aux bœufs & aux chevaux avant
qu'on pût y porter des secours. Ces pertes
auraient été irréparables. Les Anglais, très-
intéressés à empêcher notre jonction, n'ont
cependant fait aucun mouvement.

Une marche de deux cent quinze milles,
faite par des chaleurs excessives dans un
pays presque sans ressources, où le Soldat
manquait souvent de pain & était obligé
de porter ses provisions de plusieurs jours,
a cependant donné moins de malades que
les garnisons Françaises. Les attentions
des Officiers supérieurs y ont, il est vrai,
infiniment contribué, en ne permettant pas
aux Soldats de boire de l'eau qu'il n'y eût
du rum, pour lui ôter sa qualité malfaisante.
M. le Comte Saint-Maime (1) envoyait,
en avant, à chaque halte, à chaque campe-
ment, acheter des barriques de cidre, &
le faisait distribuer à sa troupe à un très-
bas prix. Cet exemple, suivi ensuite par les
autres Corps, produisit l'effet le plus avan-
tageux.

Les Anglais, depuis notre campement,
voulant intercepter les convois que nous
tirions par le haut de la rivière du Nord,

(1) Colonel-Commandant de Soissonnais.

ont fait monter une frégate de vingt canons & quelques floops jusqu'à Tury-Thown, village situé à six milles sur le flanc droit du derrière de l'armée. Deux cens hommes ont tenté de descendre : les premiers débarqués ont eu le tems de mettre le feu à quelques affûts de canons, à un bateau, & d'en amener un chargé de six milles rations de pain ; mais un Sergent de Soiffonnais & douze Soldats ont forcé les uns à se rembarquer, & sont entrés dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour les poursuivre & empêcher la descente des autres. Ce premier essai, en Amérique, des armes Françaises, avertit les Anglais de ce qu'ils auroient à craindre d'un Corps entier. Les Chefs se sont empressés de donner des éloges à ces braves Soldats : « Mon Général », a répondu le Sergent à M. le Baron de Viomesnil qui le louait de sa conduite, « je suis redevable aux avis de mon » Caporal, de ce que j'ai fait, ainsi qu'à » sa bravoure, qui m'a parfaitement secon- » dé ». Le courage n'est pas une vertu si rare en France ; la modestie l'est un peu plus ; c'est en donner une preuve dans une circonstance bien délicate pour un guerrier.

J'ai, je vous l'avoue, entendu avec peine un Officier supérieur blâmer les éloges qu'on leur donnoit, & se récrier sur ce que M. le Baron de Viomesnil les avait invités à dîner avec lui. Lavertupourrait-elle jamais être trop honorée & trop récompensée ?

On monta à la hâte des batteries au bas de Dobbs ; elles firent essuyer aux Anglais, quand ils descendirent, une canonade très-vive : une obuse mit le feu aux voiles de la frégate ; la terreur se répandait dans l'équipage ; vingt-deux hommes se jetèrent dans l'eau, la plupart s'y noyèrent.

Le Général Washington a voulu faire une reconnoissance des fortifications de New-Yorck : deux mille Français & deux mille Américains se sont mis en marche pour la couvrir, & se sont trouvés, à la pointe du jour, à la portée du canon des retranchemens de l'ennemi : ils y ont resté pendant deux jours ; les Anglais se sont contentés de tirer du canon & d'observer.

J'ai vu Washington, cet homme, l'ame, le soutien d'une des plus grandes révolutions qui soient jamais arrivées. Je l'ai fixé avec l'attention qu'inspire toujours la vue des grands hommes : il semble qu'on croie

retrouver dans leurs traits des traces du génie qui les distingue & les élève au dessus de leurs semblables. Washington est fait, plus que personne, pour entretenir cette opinion : d'une stature grande, noble, bien proportionnée, d'une physionomie ouverte, douce, tranquille, d'un extérieur simple & modeste, il frappe, intéresse Français, Américains, ennemis même. Placé à la tête d'une Nation où chaque individu partage l'autorité suprême, où les loix coactives sont presque encore sans vigueur, où le climat, les mœurs donnent peu d'énergie, où l'esprit de parti, l'intérêt particulier, la lenteur, l'indolence nationale ralentissent, suspendent, renversent les mesures les mieux concertées ; il a su former des troupes à la subordination la plus absolue, les rendre jalouses de ses éloges, leur faire craindre jusqu'à son silence, prolonger leur confiance même après des défaites, parvenir à la réputation la plus brillante, obtenir le pouvoir le plus étendu, sans irriter l'envie, sans faire naître de soupçons ; se montrer par-tout supérieur à la fortune, développer toujours dans l'adversité des moyens inconnus, &

comme si ses facultés s'agrandissaient avec les difficultés, n'avoir jamais plus de ressources que quand il sembla n'en plus avoir; ne porter jamais aux ennemis des coups plus redoutables que quand ils l'ont eu vaincu; exciter l'enthousiasme du peuple, qui en est le moins susceptible; capter les respects, les hommages de ceux qui avaient le plus d'intérêt à les lui refuser; conduire ses projets par des moyens qui échappent même à ceux qui en sont les instrumens; intrépide dans les dangers, & ne les cherchant que quand le bien de la Patrie l'exige; préférant de temporiser & d'être sur la défensive, parce qu'il doit tout attendre du tems & qu'il connoît le génie de sa Nation; économe, sobre pour lui, & prodigue pour la cause publique: comme Pierre le Grand, il a, par des défaites, conduit ses troupes à la victoire; comme Fabius, mais avec moins de ressources & plus d'obstacles, il a vaincu sans combattre, & sauvé sa Patrie. Telle est l'idée qu'on se fait de ce grand homme en le voyant, en examinant les événemens où il a eu part, en écoutant ceux qui l'approchent de plus près: sa vue est, dans toutes ces contrées, celle d'un

Dieu bienfaisant ; vieillards , femmes , enfans , tous courent sur son passage avec un égal empressement , se félicitent de l'avoir vu : on le suit dans les villes avec des torches ; on fête son arrivée par des illuminations publiques : l'Américain , ce peuple froid , qui , jusq'au milieu des troubles , n'a jamais suivi que l'impulsion de la méthodique raison , s'est animé , s'est enflammé pour lui , & les premiers chants que le sentiment lui a dictés , ont été pour célébrer Washington.

On ignore à combien peut monter au juste son armée , on la croit de quatre à cinq mille hommes. Ce Général a toujours eu l'art d'en cacher le nombre à ceux même qui la composent : tantôt avec peu de troupes il forme un camp spacieux , augmente ses tentes ; tantôt avec un grand nombre , il les diminue & se resserre ; tantôt par des détachemens insensibles , le camp ne renferme plus qu'un simulacre d'armée , & le principal corps se trouve transporté au loin.

Ces troupes n'ont pas encore d'uniformes réguliers ; les Officiers & le Corps d'artillerie sont les seuls qui en aient ; plu-

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 61
six régimens ont des petites casques
blanches avec des franges, dont l'effet est
assez agréable, des pantalons de toile, aisés,
larges, & ne les incommoient point dans
les chaleurs, & ne gênent point le jeu
des membres dans la marche : avec une
nourriture moins substantielle, un tem-
péramment moins vigoureux que les nô-
tres, elles en supporteraient peut-être
mieux, par cette seule raison, les fatigues.
On n'a point assez senti en France cet
avantage : on a trop sacrifié au coup d'œil,
on a oublié que les troupes étaient faites
pour agir & non pour se montrer. L'ha-
billement le plus parfait serait celui qui
avec le plus de légèreté possible, couvri-
rait le mieux le Militaire, & le gênerait
moins. Soissonais, a eu, dans cette mar-
che, moins de traîneurs, moins de ma-
lades ; une des principales causes est sans
doute due à la précaution du Colonel, qui
avait fait faire pour la campagne des cu-
lottes de toile à tout ce régiment.

Ces habillemens Américains, très-fa-
lissans, sont cependant entretenus propres :
on remarque cette propreté sur-tout par-
mi les Officiers ; on suppose, en les

voyant, qu'ils ont un train d'équipage, considérable. J'ai été très-étonné, en ne trouvant dans leurs tentes, habitées par trois ou quatre, pas quarante livres pesant : aucuns presque n'ont de matelats ; une seule couverture étendue sur l'écorce raboteuse d'un arbre, leur sert de lit. J'ai remarqué la même attention dans leurs Soldats à ne pas coucher sur la terre, tandis que les nôtres le préfèrent.

Leur manière de vivre demande peu de soins ; ils se contentent de faire griller leur viande, de faire cuire sur la cendre de la pâte de maïs ou de froment sans être levée.

Ils ont, dans quelques régimens, des compagnies de Nègres ; mais toujours commandées par des Blancs.

La discipline est très-sévère ; le pouvoir des Officiers sur les Soldats très-étendu, fustigent pour des fautes légères : j'ai, par hasard, été témoin, avec quelques Officiers Français, de cette rigoureuse punition : le coupable est attaché à une roue d'affût de canon, les épaules nues, les bras tendus en avant, afin de donner plus de tension aux muscles ; cha-

que Soldat de sa compagnie le frappe alternativement un certain nombre de coups avec une grosse baguette ; il est bientôt inondé de sang ; ce qui nous a étonnés & ce qui nous a retenus plus long-tems à ce douloureux spectacle , c'est que deux de ces malheureux à qui nous avons vu subir la même peine n'ont pas poussé une seule plainte , un seul soupir , & n'ont pas marqué le plus petit frémissement. Est-ce courage ? Est-ce sensibilité physique , moins grande dans un peuple où l'air des forêts , l'usage du thé , du lait , ramollissent prodigieusement les fibres ?

Malgré l'acte d'apparition qu'ont fait les Généraux devant New-Yorck , on est fort incertain des projets de la campagne : quelques personnes disent qu'on montre les Français aux Américains fatigués de la guerre & mécontents de notre inaction , seulement pour ranimer leur courage. On dit aussi que depuis la défection d'Arnold , Washington , peu tranquille sur la fidélité de ses propres troupes , a résolu de confier l'important poste de West-Point aux Français. Les vues de ce Général se portent sûrement plus loin. Nous avons appris que

M. de Barras, commandant notre escadre mouillée encore à Rhode-Island, a reçu des nouvelles de M. de Grasse, & lui envoie une frégate chargée de Pilotes de ces parages; c'est annoncer qu'on en veut à New-Yorck. Cette Isle est le magasin général des Anglais; c'est le centre de leurs opérations; elle les met en état de communiquer facilement du Nord au Midi, de menacer l'intérieur des terres par le moyen de la rivière du Nord; d'empêcher les forces septentrionales de se porter au Sud: c'est d'ailleurs une retraite sûre pour les flottes, d'où elles peuvent combiner leurs opérations pour les Isles. Sa prise serait un coup décisif: il faudrait que les Anglais renoncassent, dès ce moment, à l'espoir de soumettre leurs Colonies, &, dans l'épuisement où ils sont, ils ne pourraient réparer la perte des magasins & des troupes qu'ils y feraient. Charles-Town, Savanah ayant à supporter tout le poids des forces continentales, ne pourraient se soutenir; leurs Isles, moins à portée de recevoir des secours, se trouveraient beaucoup plus exposées.

D'un autre côté, New-Yorck est très-
fortifié

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 65
fortifié par mer & par terre ; ses points de défense sont très-étendus ; il est défendu par les meilleures troupes de la Grande-Bretagne ; on y compte jusqu'à quinze mille hommes, y compris les troupes du pays (1). Ainsi, pour former ce siège, il faudroit, outre des forces maritimes supérieures, au moins trente mille hommes. Notre armée combinée ne va pas à dix mille : on pourrait, il est vrai, assembler les Milices ; mais qu'est-ce que des troupes indisciplinées, qui n'ont qu'un tems limité de service, devant des troupes régulières, aguerries par six ou sept campagnes, & fortement retranchées ? L'armée Française même, quelque brave & bien disciplinée qu'elle soit, est composée de troupes dont le très-petit nombre a fait la guerre. Ce siège, dans tous les cas, serait long, & l'escadre de M. de Grasse ne peut partir des Isles qu'à l'hivernage, & rester ici que pendant ce tems, autrement elle manquerait les opérations projetées, & exposerait nos possessions.

(1) Des personnes très-instruites, en Angleterre, m'ont encore assuré de ce fait.

Si, d'ailleurs, cette importante opération échouait, tout serait perdu; les Américains épuisés, ébranlés par la défection d'Arnold, soupirant après le repos, ne voyant en nous qu'un Allié faible, perdraient courage, tourneraient leur regards vers la paix, & peut-être chercheraient à l'acheter à quelque prix que ce fût.

Le Sud est plus probablement le véritable objet de la campagne; ses provinces éprouvent, depuis long-tems, tous les malheurs de la guerre; des armées ennemies & amies les dévastent tour-à-tour. La Virginie vient d'être le théâtre des horreurs d'Arnold; & Cornwallis, inquieté par notre marche, a quitté Charles-Town, a traversé, avec un grand corps de troupes, les Carolines, la Virginie, en a pillé les habitations, en a emmené les Nègres, & a ensanglanté sa marche par des meurtres. Tant de malheurs les ont abattues & disposées à tout faire pour s'y soustraire. L'arrivée de nos troupes peut seule les délivrer de l'oppression & ranimer leur courage.

Un Guerrier, à la tête de douze ou quinze cens hommes, se soutient cepen-

dant en Virginie, sans que l'impétueux Arnold & l'actif Cornwallis aient osé rien entreprendre contre lui. Vous supposez, sans doute, qu'un tel Guerrier est un de ces hommes qu'une longue expérience, que des succès éclatans & soutenus ont rendu depuis long-tems redoutable. Ce Guerrier est un homme de vingt-quatre ans, qui s'est échappé des bras d'une épouse tendre & aimable, du séjour des plaisirs & de la grandeur, où son nom, une alliance illustre devaient sans peine lui frayer le chemin des dignités, pour venir, sous le Fabius de l'Amérique, défendre la liberté & apprendre à servir sa Patrie; & déjà le mot de *Marquis*, qui tant de fois a servi chez nous à caractériser la légèreté & la frivolité, est devenu pour les Américains un signe chéri qui excite leur admiration & leur reconnaissance.

Le projet de diriger les opérations de ce côté, serait moins hardi, moins décisif, mais plus urgent & plus sûr: on mande que Lord Cornwallis se fortifie à Yorck, petite ville de la Virginie située sur la rivière de ce nom. Cette nouvelle

exalte nos têtes Françaises, qui, d'après l'annonce de l'arrivée de M. le Comte de Grasse, ne croient plus que la campagne puisse se terminer sans événemens. Plusieurs Officiers ont employé les loirs de l'hiver dernier à voyager dans ces contrées. Un d'eux, connu pour être très-instruit dans tout ce qui a rapport à son métier, & qui n'a pas fait ce voyage avec le moins de fruits (1), a vu Yorck; il le juge peu susceptible de fortification, & sans débouché pour faire une retraite; de sorte qu'avec une escadre Maîtresse de la baie de Chésapéack, il ne pourrait échapper. Il est difficile de croire que Cornwallis, qui connaît si parfaitement le pays, qui s'est acquis tant de réputation dans cette guerre, & qui d'ailleurs n'ignore pas les mouvemens de nos armées, ait été prendre une telle position sans avoir des moyens sûrs. Un ennemi n'est souvent jamais plus à craindre que quand il a l'air de donner des avantages sur lui.

La saison s'avance, on ne peut être long-tems dans l'incertitude. A ma pre-

(1) M. de Saint-Victor, Capitaine au régiment de Soissonnais.

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 69
mière Lettre, j'aura sûrement des nouvelles plus positives à vous donner. Je suis.

LETTRE IV.

Du camp de Philisbury, ce 15 Août 1782

LE Général Washington & M. le Comte de Rochambeau ont passé ces jours derniers la rivière du Nord, & ont été faire des reconnaissances. Ceux qui voulaient qu'on allât en Virginie, commencent à craindre de s'être trompés : on fait préparer les routes en deçà, du côté de King-Brigde : on a donné aussi des ordres pour les faire préparer de l'autre côté, vers Staten-Island, & même pour y faire construire des fours ; & cependant on va travailler aussi sur celle de Philadelphie. Que croire ? Ceci ressemble aux actions théâtrales : l'intérêt & l'embarras des spectateurs vont toujours en s'augmentant ; le dénouement y répondra-t-il ? Staten-Island (Isle des Etats) est, dit-on, gardée par huit ou neuf cens hommes de troupes réglées ; sa prise serait un heureux début ; elle n'est séparée que de sept à huit millés de Long-Island. Ce voisinage gé-

nerait infiniment les Anglais, & nous mettrait à même de faire plus facilement des tentatives sur la grande Isle. Les troupes sont pleines d'ardeur & de confiance; leurs Chefs sont faits pour leur en donner; la présence de Washington l'augmente par l'idée qu'on a de ses talens, de ses connaissances locales du pays, & par le voile impénétrable sur lequel il médite & prépare ses projets. On dit que l'armée fera un mouvement ces jours-ci; il nous mettra à portée de savoir mieux où on en veut venir. Je suis, &c.

L E T T R E V.

De Prince-Town, ce 21. Septembre 1782.

ENFIN, Monsieur, l'armée est partie le 19. de Philisbury; elle a fait un mouvement rétrograde; elle est revenue à North-Castle, distant de vingt-deux milles: une pluie considérable a rendu cette marche infiniment pénible; au lieu d'arriver à dix ou onze heures du matin, elle n'est arrivée qu'à huit du lendemain; Officiers, Soldats ont passé la nuit dans les chemins par un tems déplorable, ayant de l'eau

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 7^E
jusqu'à moitié de la jambe. Je n'ai pas
été moi-même exempt de cette calamité
générale. J'avais imprudemment gagné les
devants par une route infestée de réfugiés,
qui ne font aucun quartier aux Français.
Un domestique ne s'en est dernièrement
échappé, que parce qu'il était armé; ils
ont pendu le Secrétaire d'un de nos Com-
missaires, & ont assassiné un Officier de
la légion de Lauzun. J'ai crains, je vous
l'avoue, en me trouvant seul & sans dé-
fense dans ces bois, de grossir le nom-
bre des victimes de ces anti-républicains.
Je suis heureusement arrivé au camp; sans
tente, sans abri, j'ai passé la nuit couché
auprès d'un grand feu, brûlant d'un côté
& inondé de l'autre; j'ai trouvé le moyen
d'y dormir quelques heures. Combien de
vos opulens oisifs, sous leurs lambris
dorés & sur leur moëlleux édredon, n'ont
pu en faire autant! Les habitans étaient
très-étonnés de nous voir revenir si promp-
tement sur nos pas. Les Torys nous de-
mandaient malicieusement si nous allions
nous reposer de nos travaux: ils n'ont
pas tardé à reconnaître la feinte; nous
nous sommes rapprochés plus haut de la

72 NOUVEAU VOYAGE
rivière du Nord, & nous l'avons passée
en trois jours au bac Kings. Les Amé-
ricains ayant longé la rivière, y étaient
arrivés avant nous.

On a prétendu que si les Anglais avaient
fait remonter des bâtimens armés, ils
auraient pu nous retarder beaucoup & nous
nuire infiniment. La marche retrograde
que Washington nous a fait faire, a sans
doute eu pour objet de les détourner de
cette idée. D'ailleurs, d'après l'expérience
qu'ils avaient faite de l'adresse de nos ar-
tilleurs, ils auraient eu beaucoup à craindre
pour leurs bâtimens, sur-tout s'il était sur-
venu des calmes ou des vents contraires.

L'armée combinée a traversé la Province
de New-Jersey, traînant sur des voitures
une grande quantité de bateaux, mena-
çant toujours Staten-Island : elle marchait
sur deux colonnes, & les Américains
formaient celle du côté de la mer; ils n'en
étaient pas à plus de cinq ou six milles.
L'inaction des Anglais, dans ce moment
est inconcevable; ils pouvaient, sans grand
risque, nous harceler & nous faire des
torts irréparables : ils avaient les plus
grandes raisons pour le tenter. Quoique

Washington ait eu l'art de prolonger de jour en jour leur incertitude, ils n'ignoraient pas l'attente de l'arrivée prochaine de M. de Grasse; ils savent que M. de Barras a fait embarquer toute la grosse artillerie, & se dispose à mettre à la voile: il est de leur intérêt de prévenir la jonction de nos forces; & quel moment plus favorable que celui d'une marche dans un pays hérissé de montagnes, couvert de bois, coupé de rivières, où, manque de ressources, il faut augmenter son train!

Il n'est guère possible actuellement de douter qu'on va en Virginie, à moins de supposer encore qu'à l'arrivée de M. de Grasse, l'armée ne revînt sur ses pas.

Ce pays est absolument différent de celui que nous avons parcouru; il n'est point comme le Connecticut, couvert de monticules rapprochés, qui rendent la marche pénible, resserrent la vue, empêchent de se former une idée nette de l'ensemble; plusieurs cordons de montagnes qui paraissent être des rameaux de celles des Apalaches, s'y prolongent du Nord-Est au Sud-Ouest, forment, dans leurs intervalles, de vastes & de riantes plaines que

la main du Géomètre semble avoir assujetties à son niveau. Ces plaines sont entrecoupées par de grandes & de belles maisons, par des vergers, des champs de maïs, & des bouquets de bois.

Les habitans, Alsaciens & Hollandais d'extraction pour la plupart, portent dans leur air aisé, gai, prévenant, l'empreinte de l'heureuse contrée qu'ils habitent. Des provisions arrivent de toutes parts dans nos camps; ceux qui nous les amènent ne ressemblent en rien, par leur opulence, à des marchands de fruits & de légumes. Des Dames coiffées, parées de pierreries, conduisent elles-mêmes leurs légers chars rustiques, traînés par des chevaux fringans attelés deux ou trois de front.

J'ai parcouru le sommet de ces hautes montagnes; elles sont de rochers granitieux, hétérogènes, très-adhérens; l'eau forte n'y cause aucune effervescence; le spath y est le plus abondant. Si ces montagnes, qu'il faut nécessairement placer dans la classe des primitives, me disaient en les contemplant, devaient leur origine à une matière vitrifiée, en fusion, bouillonnante pendant des milliers d'an-

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 75
nées, elles seraient nécessairement homogènes ; je n'y retrouverais point ce mélange de plusieurs substances réunies en grains, affectant des formes régulières, des couleurs différentes ; elles ont dû éprouver de grandes révolutions, elles sont crévassées dans beaucoup d'endroits : d'énormes morceaux ont changé leur première situation : on voit sur un des sommets les plus élevés, un bloc monstrueux, isolé, arondi dans ses angles, appuyé sur une base très-étroite, & semblant prêt à rouler. Quelle était sa primitive position ? qui peut l'avoir élevée sur ce sommet ?

La ville de Prince-Town est peu considérable ; elle est remarquable par une charmante situation, quelques belles maisons, & sur-tout un collège bâti en brique, élevé de plusieurs étages, ayant vingt-cinq croisées de front : j'y ai vu deux chef-d'œuvres de mécanisme ; c'était le mouvement des corps célestes, mis en action d'après le système de Newton & celui de Copernik. L'Auteur est Américain, & demeure actuellement à Philadelphie : on m'a assuré qu'il travaillait à un semblable, pour en faire hommage

76 NOUVEAU VOYAGE
au Monarque dont l'alliance doit à ja-
mais exciter la reconnaissance de ces
peuples. Je suis, &c.

LETTRE VI.

A Trenton, ce 2 Septembre 1781.

NOUS étions hier campés à côté d'une
petite ville très-agréable ; quoique nous
n'en foyons aujourd'hui qu'à douze milles,
nous le sommes près d'une autre qui ne le
cède en rien pour l'agrément & la salubrité
de l'air, mais bien plus avantageusement
située : c'est la plus grande que nous ayons
vue après Providence ; elle est sur les bords
de la Delhaware, à vingt-sept milles au
dessus de Philadelphie. Cette position la
met à même de former un commerce con-
sidérable, sur-tout pour les comestibles,
avec la Capitale. La Delhaware n'est navi-
gable, pour les bâtimens considérables,
qu'à cette hauteur ; elle y devient tout-à-
coup si peu profonde, qu'un peu plus haut
elle est guéable pour les voitures dans les
basses marées. Les bords de cette rivière
n'ont rien de l'aspect sombre & sauvage du
fleuve du Nord : ils sont aplanis & rians.

comme ceux de la Loire. Le terrain y est léger, ainsi que dans tous les lieux où nous avons passé, mais excellent. Le maïs, production qui épuise infiniment les terres, y vient, même dans celles qui sont cultivées depuis près d'un siècle, haut de sept à huit pieds; les tiges en sont grosses, vigoureuses; les épis en sont longs & pesans.

Washington a rendu ce lieu à jamais fameux, par une victoire où il a développé si heureusement les ressources de son génie.

Les troupes Anglaises, en 1776, cantonnées, formaient une ligne depuis Brunswick, sur la rivière de Raritan, jusqu'à la Delhaware; quatorze ou quinze cens hommes étaient à Trenton, autant à Bordentown, & un troisième corps à Burlington, qui n'est qu'à vingt milles de Philadelphie. L'armée de Washington, qui n'avait osé se montrer de toute la campagne, affaiblie de jour en jour, laissait les Anglais dans la plus grande sécurité. Deux nuits de gelée pouvaient, par la Delhaware, les rendre maîtres de Philadelphie. Le Congrès, dans cette circonstance critique, s'était retiré à Baltimore en Maryland, & l'Amérique consternée attendait avec effroi

ce moment qui allait la remettre dans les fers. Washington ne pouvant résister aux forces réunies de l'ennemi, forma le projet de l'attaquer en partie; il assembla à la hâte des Milices de Pensilvanie & de Virginie, en forma trois corps; deux ne purent passer la Delhaware, à cause des glaces; le sien fut plus heureux; il surprit un corps d'Hessois, en fit huit ou neuf cens prisonniers. Peu de tems après, ayant allumé des feux dans son camp, & laissé à chacun un seul homme pour les entretenir, il marcha par les derrières de l'ennemi, le surprit encore & lui fit prisonnier un corps considérable de troupes. Les Anglais furent forcés, à leur tour, de se retirer & de se mettre sur la défensive.

Nous passons demain la Delhaware, & dans deux jours nous verrons le chef-lieu du Congrès; je n'y oublierai rien de ce qui me paroîtra mériter votre attention.

Je suis, &c.

LETTRE VII.

De Philadelphie, ce 6 Septembre 1781

L'ARRIVÉE des Français à Philadelphie, a plutôt ressemblé à un triomphe

qu'à un simple passage. Les troupes ont fait halte à un demi-quart de lieue, & dans un instant elles ont été appropriées, parées, comme une garnison pourrait l'être dans un jour de revue: elles ont traversé la ville, précédées de leur musique, spectacle toujours nouveau pour les Américains: les rues étaient inondées de peuple, & la parure des Dames était des plus brillantes. Tout Philadelphie a été étonné de voir des voyageurs si frais, si propres, des Français de si bonne mine. Ces troupes ont défilé devant le Congrès & le Ministre de la Cour de France (1), & ont campé dans une vaste plaine arrosée par le Skuilkill. Le régiment de Soissonnais, fit, le lendemain de son arrivée, l'exercice à feu: vingt mille personnes au moins, & beaucoup de voitures remarquables par leur élégance & leur légèreté, embellissaient ce spectacle, où l'agrément de la situation, la sérénité du jour ajoutèrent encore. La rapidité des évolutions des troupes, leur ensemble, leur précision étonnèrent, enthousiasmèrent les Spectateurs: leur intérêt augmenta en-

(1) M. le Chevalier de la Luzerne.

core, en voyant dans l'un des Chefs, l'allié, l'ami du jeune Héros à qui ils doivent tant, pour qui ils ont tant d'admiration. Une perte (1), qu'il faut être père & sensible pour apprécier, l'avait, depuis quelques jours, plongé dans la douleur & la tristesse; les charmes de Philadelphie ne purent le tirer de sa tente; comme Achille, il n'y eut que le bruit des armes.

Nous nous amusâmes beaucoup de l'erreur du peuple, qui prit pour un Général un de ces hommes que nos grands Seigneurs ont souvent à leur suite pour les dévancer ou porter leurs missives. Son court juste-au-corps, sa riche cotte à frange d'argent, ses souliers couleur de rose, son bonnet armoirié, sa canne à pomme énorme leur parurent autant de marques d'une éminente dignité: toutes les fois qu'il s'approchait du Colonel-Commandant son maître, pour recevoir ses ordres, on croyait qu'il les lui donnait.

Le Président du Congrès honora de sa présence, en gros habit de velours noir, ce spectacle. Les bons Pensilvaniens sont

(1) Il avait reçu depuis quelques jours, la nouvelle de la mort de sa fille.

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 81
bien loin de nous pour l'étiquette, comme
nous bien loin d'eux pour la législation.

Ces manœuvres firent concevoir aux
spectateurs les plus flatteuses espérances;
ils crurent que de telles troupes devaient
être invincibles. Ce jour était marqué pour
d'heureux pronostics. M. le Chevalier de
la Luzerne, qui, dans cette circonstance,
reçoit ses compatriotes avec la grandeur
& la libéralité du Représentant d'un grand
Prince, la franchise & la cordialité d'un
particulier, avait amené, après l'exercice,
tous les Officiers dîner. A peine étions-
nous à table, qu'un Courier arrive. Un
inquiet silence règne parmi tous les con-
vives; les yeux fixés sur M. le Cheva-
lier de la Luzerne, on tâche de deviner
d'avance ce que ce peut être. Trente-six
vaisseaux de ligne, nous annonce-t-il,
commandés par M. le Comte de Grasse,
sont dans la baie de Chésapéack, & trois
mille hommes de troupes de débarque-
ment ont établi leurs communications avec
le Marquis de la Fayette. L'alégresse éclate
aussi-tôt de toute part: nos impatiens
Guerriers comptent, supputent le tems
où ils seront en face de l'ennemi, & leurs

imaginations échauffées l'abrègent. On porte des fantés ; on n'oublie pas celle du Ministre , dont l'intelligence & l'activité préparent à notre marine des plus brillans succès : la présence de son fils (1) en augmente l'intérêt. Tompson , le Secrétaire du Congrès , l'ame de ce corps politique , vient recevoir & donner des complimens. Sa figure maigre , fillonnée , ses yeux caves , étincellans , ses cheveux blancs , droits , ne descendant pas à ses oreilles , fixèrent & surprirent tous nos regards.

Cette importante nouvelle se répandit aussi-tôt rapidement dans toutes les parties de la ville ; des cris de joie retentissent de toutes parts ; des plaisans montent sur des treteaux , prononcent l'oraison funèbre de Cornwallis , & débitent des lamentations sur la douleur des Torys. Le peuple se porte en foule à l'hôtel du Ministre de France ; on le salue par des *vive le Roi!*

Vous voyez combien on est généralement persuadé des succès de la campagne. Puissent ces flatteuses espérances se réaliser ! elles hâteront une paix qui dans notre

(1) M. le Comte de Charlu , Colonel en second du régiment de Saintonge.

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 83
position actuelle & sous le Prince sage &
bienfaisant qui nous gouverne, placerait
la France dans la perspective la plus bril-
lante qu'elle ait jamais entrevue depuis
l'existence de la Monarchie.

Philadelphie, capitale de la Pensilvanie,
est bâtie sur une plaine élevée & spacieuse,
dans l'endroit où la rivière Skuikill mêle
ses eaux à la Delhaware. Le célèbre Guil-
laume Penn, fondateur de cette Colonie,
en donna le plan & fixa l'emplacement. Ce
plan a été suivi; mais on l'a située un peu
plus près de la principale rivière, à cause
du commerce: sa forme est celle d'un paral-
lélogramme ou carré long, s'étendant à
deux milles, ayant dix-huit rues parfaite-
ment alignées, coupées à angle droit par
seize autres d'un mille de longueur, égale-
ment larges & alignées: on y a ménagé
des intervalles pour les édifices publics.
Les deux principales rues, appelées *High-
Street* & *Broad-Street*, ont chacune cent
pieds de largeur: des vaisseaux de cinq
cens tonneaux peuvent mouiller près d'un
assez beau quai: on en a vu jusqu'à vingt
en construction à la fois sur les chantiers:
on y compte au moins trois mille mai-

sons , plus de la moitié bâtie en brique , & toutes très-belles. La population monte à environ vingt mille ames. Les Catholiques Romains y ont deux chapelles gouvernées par un Ex-Jésuite & un Allemand : ils portent le nombre de leurs communiants à onze ou douze cens. Il y a des Temples de Presbytériens , de Luthériens , de Calvinistes Hollandais , d'Anabatistes , &c. La Secte la plus nombreuse est celle des Quakers : c'était celle que suivait le fondateur de la Colonie. Comme cette Secte affecte plus de tolérance , plus de rigidité , plus d'égalité , & qu'elle s'est établie en Pensilvanie dans un tems où la proximité de sa naissance , les contradictions & le mépris des autres Religions lui avaient conservé toute son énergie , toute l'austérité de ses principes , la législation tendit davantage à rendre ces Colons libres , égaux , & simples. La douceur du climat , la bonté du sol , des occupations champêtres , une existence isolée favorisèrent ces vues législatives , & la Pensilvanie devint la Colonie la plus vertueuse & la plus heureuse que l'Histoire nous ait jamais retracée : mais en se mul-

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 85
tipliant, en attirant les étrangers, en devenant commercante, des fortunes se sont agrandies, le luxe s'est introduit, les mœurs se sont altérées, & ce ne sera bientôt qu'un éclatant météore qui se sera montré un instant à l'Univers.

C'est dans cette ville où sont les Représentans des Treize-Provinces, sous la dénomination de Congrès. La façade extérieure de l'édifice où ils se rassemblent, est de brique, & par conséquent sans ordre d'architecture; il est aussi beau qu'un monument de ce genre peut l'être, & présente une masse noble, imposante, régulière: il est situé dans l'alignement ordinaire des maisons, sans place qui le dégage: il perd certainement beaucoup à ne pouvoir être examiné dans son véritable point de vue: chaque Province y a ses Députés pour stipuler ses intérêts, faire ses offres, concerter les moyens de défendre la cause commune: ces assemblées ne se mêlent que de ce qui concerne l'intérêt général. Les provinces ont leur Congrès particulier, où elles établissent la police & des loix indépendamment du Congrès général. Le nombre des Représen-

tans est proportionné à l'étendue des Provinces ; deux est le plus petit , sept le plus grand ; quel qu'il soit , elles n'ont qu'une voix. La situation centrale de cette ville , & la sûreté de sa position , ont décidé ce choix. La première assemblée s'y tint le 2 Septembre 1774 , & l'acte d'indépendance y fut publié le 10 Décembre 1776 ; époque cependant où les affaires des Américains étaient dans le plus mauvais état , où les ennemis s'étaient emparés de toutes les villes , de tous les postes sur la Delaware , & où l'on n'osait plus se flatter de défendre Philadelphie.

Le marché , situé au centre de la ville , est vaste & beau. Les prisons pour dettes & crimes , celles sur-tout des prisonniers de guerre , sont spacieuses , bien aérées.

Vous connoissez la Société Philosophique , dont plusieurs Savans de l'Europe sont membres. Mais un des établissemens qui fait le plus d'honneur à ces nouveaux Etats , c'est l'asyle destiné à recevoir les défenseurs de la Patrie , que des infirmités ou des blessures rendent incapables de pourvoir à leur existence.

Le plan de Guillaume Penn est encore

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 87
très-éloigné d'être achevé ; mais on le suit
à proportion que la ville s'agrandit : il est
aisé de juger de la rapidité de son accrois-
sement , quand on pense qu'il existe encore
à Philadelphie un vieillard témoin de sa
fondation. Cette ville, placée sur une rivière
que des vaisseaux de guerre peuvent re-
monter, sur un sol fécond qui exige peu
de travaux pour être mis en culture, bâtie
d'après un plan réfléchi, doit devenir une
des plus belles villes du monde. Je suis, &c.

LETTRE VIII.

De Baltimore, ce 14 Septembre 1781.

L'ARMÉE n'a pas, Monsieur, trouvé
à *Heald-à-Filque*, situé à la tête de la baie
de Chésapéack, assez de transports pour
s'y embarquer en totalité : on a à peine
assez rassemblé de bateaux, découverts la
plupart, pour les Grenadiers & Chasseurs,
& quelques régimens Américains : en cas
de gros tems, ces troupes souffriront beau-
coup & feront très-exposées. Le Général
Washington & M. le Comte de Rocham-
beau ont pris les devants par terre, pour
concerter leurs opérations avec M. de

Graffe. M. le Baron de Viomesnil, commandant actuellement l'armée Française, est décidé à la faire aller par terre.

La position de Baltimore est une des plus importantes de l'Amérique septentrionale. Cette ville, placée presque à l'entrée de la baie, est à portée de recevoir, de la première main, les denrées de la Pensylvanie, du Comté de la Delbaware, & surtout celles du Maryland. Cette dernière Province a des forges très-considérables, produit du tabac moins flatteur à l'odorat que celui de la Virginie, mais infiniment plus fort, préféré, par cette raison, par les Européens du Nord.

Baltimore, il y a trente ans, n'était qu'un petit village; c'est aujourd'hui une grande & riche ville: sa forme est celle d'un croissant. La partie du Nord est sur une langue de terre étroite & très-avancée dans la baie. La ville, dans cet endroit, semble sortir du sein des eaux & y annoncer son futur empire. Lord Baltimore, Catholique Irlandais, établit dans le Maryland deux cens Catholiques, & donna son nom à cette ville. La moitié est habitée d'Acadiens, que les Anglais arrachèrent inhumainement

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 89
de leur heureuse contrée, pour les laisser
sans ressources dans ce nouveau pays :
leur quartier est le moins riche & le plus
mal bâti. La tyrannie du Gouvernement
Anglais les a empêchés de profiter de
l'heureuse position de cette ville : Marins
pour la plupart, ils ne tarderont pas de
se dédommager par le commerce, de la
perte des riches habitations de l'Acadie.

Ils conservent encore entre eux la Lan-
gue Française, sont demeurés très-attachés
à tout ce qui tient à leur ancienne Na-
tion, sur-tout à leur culte, qu'ils suivent
avec une rigidité digne des premiers âges
du Christianisme. La simplicité de leurs
mœurs est un reste de celles qui régnaient
dans l'heureuse Acadie. Leurs Prêtres exer-
çaient sur eux l'empire que la vertu & les
lumières donnent sur des hommes qui ne
sont point corrompus ; ils étaient leurs
juges, leurs médiateurs, & aujourd'hui
même ils ne les nomment pas sans atten-
drissement. Ils m'ont beaucoup parlé d'un
M. le Clerc, qui, en partant, leur donna
des vases & des ornemens pour le service
des autels. « Ces ornemens, leur dit ce
» Vieillard, serviront à vous rappeler ce

» que vous devez à la Religion de vos
» pères; puisse-t-elle fleurir dans les nou-
» velles régions que vous allez habiter!
» Puissiez-vous, en réprouvant tous les
» autres cultes montrer par votre dou-
» ceur & votre bienfaisance, que vous
» ne traitez pas moins en frères ceux
» qui les suivent! Peut-être la Provi-
» dence se sert-elle de vous pour étendre
» & faire triompher la vérité. Cette idée
» peut seule me faire survivre au malheur
» de me séparer de vous; mon cœur
» vous suivra toujours, & je n'élèverai
» pas de fois mes tremblantes mains sur
» nos autels, que vous n'en foyez l'objet».

Leur église est bâtie hors de la ville, sur une hauteur entourée de sept à huit Temples de différentes Sectes. Ils se plaignent beaucoup de ne pas retrouver dans leurs Pasteurs actuels, le zèle & l'affection de ceux de l'Acadie: occupés du soin de leurs habitations, ils donnent peu à l'instruction de leur troupeau, & presque toutes leurs fonctions pastorales se bornent à une basse Messe tous les mois.

La vue d'un Ministre Français sembla rappeler leurs anciens Pasteurs; ils me

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 91
soliciterent d'officier dans leurs églises.
Je ne pus , en remplissant cette sainte
fonction , me dispenser de les féliciter sur
leur piété , & leur retracer le tableau des
vertus de leurs pères ; je leur rappelais
des souvenirs trop chers , ils fondirent en
larmes ; la musique , que j'avais amenée ,
contribua encore à émouvoir leurs cœurs.

Le Maryland est habité par beaucoup de
Catholiques. La ville de Frédérikburg en
Virginie , a plusieurs églises , ainsi que
Charles - Town , capitale de la Caroline.
Toutes ces églises de l'Amérique septen-
trionale étaient soumises à la juridiction
d'un Evêque *in partibus* , résidant à Lon-
dres , qui , depuis la révolution , a cessé
toutes communications avec elles ; elles
sont abandonnées à elles-mêmes , sans
Chefs , sans unité. La foi de ces peuples &
leur nombre méritaient cependant de fixer
les regards des Chefs de l'Eglise. Je suis.

LETTRE IX.

D'Anapolis , ce 21 Septembre 1781.

L'ARMÉE devait faire , Monsieur , le
reste de la route pour la Virginie , par terre ;

elle avait pris à cet effet le chemin d'Alexandrie : elle a repris celui d'Anapolis, sur la nouvelle de l'arrivée du Romulus, de deux frégates, & de plusieurs bâtimens de transport. Les chevaux & les voitures continueront à aller par terre.

A mesure que nous avançons vers le Midi, nous trouvons des différences sensibles dans les usages & dans les mœurs. Ce ne sont plus, comme dans le Connecticut, des maisons placées sur les routes à petits intervalles, restreintes à l'espace du logement d'une famille, meublées du plus simple nécessaire ; ce sont de spacieuses habitations, isolées entre elles, composées de plusieurs bâtimens, entourées de plantations à perte de vue, cultivées, non par des mains libres, mais par ces hommes noirs, que l'avare Européen enleve, à prix d'or, des contrées brûlantes de l'Afrique. Leurs meubles y sont des bois les plus précieux, & de marbres les plus rares, enrichis encore par le savant travail de l'Artiste. Leurs voitures élégantes & légères sont traînées par des coursiers, que conduisent des esclaves richement habillés : nous retrouvons sur-tout cette opulence

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 93
dans Anapolis. Cette très-petite ville,
placée à l'embouchure de la rivière de
Saverne, dans la baie, ne renferme aux
trois quarts que de grands édifices. Le
luxe des femmes y surpasse celui de nos pro-
vinces : un Coiffeur Français y est un
homme d'importance ; une de ces Dames
paye mille écus de gage au sien. Il y a
déjà une salle de spectacle. La *State-House*,
(maison des Etats) est de la plus grande
beauté ; c'est la plus belle de toutes celles
de l'Amérique ; le péristyle est orné de
colonnes, & l'édifice est surmonté d'un
dôme.

On fait à la hâte les embarquemens ;
le tems est le plus beau du monde, les
vents sont favorables : le terme de l'im-
patience des Français n'est probablement
pas éloigné. Je suis, &c.

L E T T R E X.

De Williamsburgh, ce 30 Septembre 1782.

L'ARMÉE a eu la navigation la plus
heureuse ; celle des Grenadiers, Chasseurs,
& des premiers régimens Américains, l'a
été moins ; elle a duré quatorze jours ;

juger quel mal-aïse pour des troupes serrées & qui n'étaient pas à couvert ! les Officiers même n'y ont vécu que de biscuit. Les bords de cette baie, formés de la réunion de tant de grands fleuves, ne sont point élevés ; ils sont encore peu découverts. On apperçoit rarement des habitations ; il y en a quelques-unes assez agréables : cette situation doit devenir un jour une des plus belles du monde.

La flotille a remonté la rivière James, célèbre par le bon tabac que produisent ses rives. Elle débarqua devant le territoire de James-Town, lieu où les Anglais formèrent leur premier établissement en Virginie. Les troupes sont venues de là joindre les Grenadiers, Chasseurs, & les trois mille hommes amenés par M. de Grasse, composés des régimens d'Agénois, Gâtinois & Touraine, aux ordres de M. de Saint-Simon, Maréchal de Camp. Ce Général s'était réuni auparavant à la petite armée de deux mille Américains, commandée par M. le Marquis de la Fayette, qui, comme vous savez, malgré les forces triples de Cornwallis, n'avait pu être entamée. M. de la Fayette, en qualité de

Major général des Américains, se trouva, à vingt-quatre ans, commander un Officier général Français, jusqu'à la réunion des autres corps.

Williamsburgh, capitale de la Virginie, n'est pas encore considérable; elle est située sur un sol très-uni, coupée d'une rue large de plus de cent pieds: à l'une des extrémités, est en face, le Capitole ou *State-House*, édifice petit, mais régulier; & à l'autre bout, le collège, capable de contenir plus de trois cens élèves; il y a une bibliothèque d'environ trois milles volumes, & un cabinet de physique expérimentale assez complet. J'ai contemplé avec un intérêt bien vif ces vrais monumens de la gloire des hommes; en me rappelant des monumens heureux, ils me rappelaient des personnes chères à mon cœur. Le tumulte des armes a fait fuir ceux qui en faisaient usage; les Muses, vous le savez, ne se plaisent que dans le séjour de la paix. Nous n'avons retrouvé qu'un seul professeur, Italien d'origine; son esprit, son savoir nous font, d'après ce qu'il nous a dit de ses confrères, regretter leur éloignement.

Williamsburgh est la seule ville que nous ayons rencontrée : sans être située sur les bords d'une rivière, elle est à une égale distance de deux petites, dont l'une se jette dans celle de James, & l'autre dans celle d'Yorck ; elle a l'incommodité de n'avoir pas facilement de l'eau. La beauté de sa situation est le voisinage des rivières. James & Yorck, entre lesquelles vient le meilleur tabac de la province, ont déterminé le choix de cet emplacement : je ne crois pas, malgré cela, qu'elle devienne jamais importante ; les villes d'Yorck, de James, de Nort-Folk & d'Édenton, plus favorablement situées, l'éclipseront.

Quoique la Virginie s'étende entre le 36^e & le 39^e degré de latitude, l'hiver y est très-rigoureux ; il y tombe beaucoup de neige ; les vents du Sud & de l'Est y sont excessivement chauds ; ceux du Nord & de l'Ouest, venant des montagnes & des lacs, excessivement froids. On y éprouve souvent dans un jour, des passages rapides de l'un à l'autre. Elle produit de très-beaux bois ; les environs de Williamsburgh, ainsi qu'une partie des bords de la baie, sont couverts d'arbres résineux ; les prairies nourrissent

nourrissent d'excellens chevaux; ils l'emportent sur ceux des autres provinces pour la beauté; il y vient du chanvre, du lin, du maïs, beaucoup de coton: ce coton est une plante annuelle, qu'au premier coup-d'œil nous prenions pour des fèves. Les vers à soie y réussissent très-bien: on doit présumer qu'ils formeront un jour une des plus importantes branches du commerce de cette province. La plus étendue est le tabac; vous connaissez sa réputation: il est, pour l'usage ordinaire, le premier du monde: ce que les Anglais en tiraient annuellement ainsi que du Maryland, allait à douze millions; ils n'en consomment pas un sixième, ils nous vendaient le reste ou le portaient dans le Nord; jugez où pouvait aller ce commerce. Ils l'échangeaient au plus vil prix, pour leurs draps, leurs toiles, leurs clincailleries, & revendaient argent comptant, le surplus de leur consommation; ils augmentaient ainsi par an leur numéraire de huit à neuf millions. Aucune autre possession, même de l'Inde, ne leur donnait peut-être un produit plus net. Trois cent trente vaisseaux, & environ quatre mille Marins

étaient employés à cette traite. La ville de Grenock en Ecoffe en faisait la plus grande partie ; c'était par-là qu'elle soutenait ses manufactures , les plus considérables de l'Angleterre.

Depuis la guerre , ce commerce montoit encore par an à près de six millions. De quelle importance n'aurait-il pas été de se rendre plutôt maître de la baie de Chésapéack. Il y a même actuellement une centaine de bâtimens rassemblés à Yorck , sous le canon de Cornwallis , venus pour charger de cette herbe , que les trois quarts & demi des humains prennent tant de plaisir à mâcher , à respirer , ou à humer en vapeur.

On porte la population de la Virginie à cent cinquante mille Blancs , & celle des Nègres à cinq cent mille : la disproportion des Blancs & des Nègres est encore plus grande dans le Maryland ; il n'y a guère que dix milles Blancs , & il y a plus de deux cent mille Noirs. Les Anglois en importaient dans ces deux provinces , entre sept à huit mille par an. Leur sort n'est pas , à beaucoup près , aussi à plaindre que dans les Isles ; à la liberté

près, perte, il est vrai, irréparable, ils sont traités avec douceur; ils y sont presque les égaux de leurs maîtres; ils vivent des mêmes alimens; & si la terre qu'ils cultivent est arrosée de leur sueur, elle ne l'est jamais de leur sang. L'Américain, peu laborieux, est assez juste pour ne pas exiger que son esclave, qui a moins de motif de l'être, le soit plus que lui.

Les grands fleuves, qui arrosent cette province, prennent leurs sources dans les montagnes bleues, dont la chaîne se prolonge du Nord au Midi: au-delà serpente, à travers de vastes prairies, l'Ohio, & vient s'unir au Mississipi; vers ses bords peu connus encore, pour la plupart, sont, au rapport des Voyageurs, les plus belles & les plus fécondes contrées du monde. On prétend que le projet de Washington était, en cas qu'il n'eut pu rompre les fers de sa Patrie, de venir s'y établir avec ceux que l'amour de la liberté aurait attachés à son sort.

Les différens degrés de chaleur se font remarquer en approchant du Sud, par la différence des productions. Le laurier à cire est ici un arbre; le sasafia y vient beaucoup plus grand. Nous avons commencé

de remarquer, dans le Maryland, une espèce de fruit très-commun ici, âpre, amer avant d'être mûr, comme nos cormes, sucré, fade, & la chair mollaſſe dans ſa maturité, de la groſſeur d'une prune, & d'un jaune doré.

Presque toutes les plantes y ſont odorantes : l'immortelle blanche, dont les champs ſont pleins, l'eſt auſſi beaucoup. Les chenilles diffèrent entièrement de celles de l'Europe; elles ſont couvertes de houpettes qui ne laiſſent diſtinguer ni leurs têtes ni leurs pieds : ces houpettes ſont longues, ferrées, unies, comme ſi on les avait ébarbées avec des ciſeaux; les unes ſont d'une ſeule couleur; il y en a d'un très-beau roſe, d'autres ſont tachetées ſymétriquement. Nous trouvâmes, près de la rivière du Nord, une autre eſpèce remarquable par ſa groſſeur & ſa beauté. M. le Chevalier de Chaſtelux, à qui les grands détails d'une armée (1) laiſſent encore des momens pour les Lettres, m'en donna une que je fis deſſiner : elle était longue d'en-

(1) M. le Chevalier de Chaſtelux, Maréchal de Camp, un des Quarante de l'Académie Française, eſt Major général de l'armée de M. de Rochambeau.

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 101
viron quatre pouces ; sa grosseur pouvait
avoir sept à huit lignes de diamètre ; sa
peau fine, d'un vert tendre, laissait apper-
cevoir l'agitation de ses artères ; ses cristal-
lins, de la grosseur d'un pois, & sa queue,
étaient d'un jaune vif ; chacun de ses an-
neaux avait quatre petites cornes rameuses,
dures, & d'un noir de jai, d'environ deux
lignes de longueur : sa tête était ornée
de huit autres, longues de plus d'un pouce,
fortes, rameuses, recourbées sur elles,
jaunes, noires aux extrémités, & du poli
le plus luisant. Ce superbe insecte semblait
dans la fierté de ses mouvemens, annon-
cer qu'il connaissait la noblesse de sa pa-
rure, & sa supériorité sur ses semblables.

Je viens de faire la dangereuse épreuve
de la subtilité étonnante du venin d'une
espèce d'araignée ; elle m'a piqué au front,
en dormant sous ma tente : je n'éprouvai
presque pas de douleur dans l'endroit de
la piqûre, & le bouton qu'elle occasionna
était à peine sensible. Cependant quelques
tiraillemens dans les muscles du cou, du
côté de la piqûre, m'empêchèrent de me
rendormir. Une demi-heure après je me
sentis le ventre tendu & des douleurs sour-

des. Je me levai, & me promenai à l'air; les douleurs augmentèrent rapidement, se communiquèrent aux reins, remontèrent à l'estomac; bientôt je ne pus plus me soutenir. On me porta du camp à Williamsburgh, d'où nous n'étions qu'à quelques centaines de pas: on me fit prendre des alkalis volatils, on m'en frotta les parties souffrantes; l'oppression augmenta, & les douleurs s'irritèrent; la saignée ne me fut pas plus avantageuse. Les remèdes à l'eau tiède m'ont seuls tiré d'affaire. Si j'eusse tardé à en faire usage, j'aurais infailliblement été étouffé. Le genre nerveux était seul attaqué, les alkalis durent en augmenter l'irritabilité. Je suis parfaitement rétabli actuellement; il m'est cependant resté des douleurs de nerfs (1) (genre de maladie où j'avais de la peine à croire).

J'ai commencé à trouver dans le Maryland, des pétrifications de coquillages; les bords de la baie m'ont paru en avoir beaucoup. J'ai vu, dans les environs de Williamsburgh, des ravins creusés par les

(1) Depuis mon retour en France, j'en ai encore quelques atteintes.

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 103
eaux à plus de vingt-cinq pieds, en dé-
celer une grande quantité, la plupart n'é-
taient qu'à demi-pétrifiés.

L'armée est présentement devant Yorck.
Le bruit du canon se fait entendre jus-
qu'ici ; je vais la rejoindre ; j'aurai sûre-
ment, dans peu, beaucoup d'événemens
intéressans à vous apprendre. Je suis, &c.

L E T T R E X I.

Du camp d'Yorck, ce 6 Novembre 1781.

L'ARMÉE combinée partit le 28 Sep-
tembre de Williamsburgh, pour investir
Yorck ; elle s'avança le même jour jusqu'à
trois quarts de lieue de l'ennemi. Ces ap-
proches ne se font ordinairement qu'avec
circonspection ; les campemens se multi-
plient à mesure qu'on avoisine l'ennemi ;
mais l'impatience des troupes rendit plus
entreprenant, & on a osé faire, à la vue
de l'ennemi, une marche de douze milles
à travers des bois dangereux, sur un ter-
rein poudreux, sablonneux, & par des
chaleurs excessives. Un de nos jeunes Co-
lonels employa même tout son crédit au-
près du Général Washington, pour at-

taquer sur le champ deux redoutes. Ce Général s'en est rapporté à M. le Comte de Rochambeau, à qui il a confié la direction du siège. M. le Comte de Rochambeau crut qu'il était plus sage de donner du repos aux troupes, & de mieux reconnaître les lieux.

Les Américains, précédés de M. le Marquis de la Fayette, ont formé la colonne droite, & les Français, précédés de leurs Grenadiers, Chasseurs, formaient la gauche. L'armée de M. le Comte de Rochambeau, composée des régimens Bourbonnais, Royal-Deux-Ponts, Soissonais, & Saintonge, s'est portée au centre : celle de M. de Saint-Simon s'étend sur la gauche jusqu'à la rivière d'Yorck, & les Américains occupent la droite appuyée sur la rivière.

Le 30, les ennemis ont évacué les deux redoutes qu'on voulait attaquer en arrivant ; elles sont distantes d'environ quatre cens toises de la place ; les Français les ont aussi-tôt occupées.

Le premier Octobre, les Américains ont commencé, dans la nuit, deux redoutes à la droite des premières. Les ennemis dirigèrent aussi-tôt leur feu sur elles ;

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 105
quelques travailleurs Américains y ont
été tués : leurs compagnons n'en marquè-
rent point le moindre effroi , & n'en con-
tinuèrent pas leur travail avec moins
d'ardeur (1).

L'armée fut jusqu'au 6 employée à faire
des fascines , des saucissons , des gabions ,
à débarquer l'artillerie & les munitions.
On fut alors en état d'ouvrir la tranchée.
Les régimens de Bourbonnais , de Soiffon-
nais , commandés par M. le Baron de Vio-
mesnil , & quinze cens Américains par M. le
Marquis de la Fayette , se postèrent toute
la nuit dans un profond ravin , afin de pro-
téger les quinze cens travailleurs de la
droite. Dans le même tems , le régiment
de Touraine ouvrit la tranchée de la gau-
che , établit une batterie contre une redoute
détachée de la place , & destinée à éloigner
le feu de la droite des ennemis. L'activité
des travailleurs & la mobilité du terrain ,
mirent , au grand étonnement de tout le
monde , la parallèle en état de recevoir les
troupes le lendemain. Elles y entrèrent à
midi , tambour battant.

(1) C'étaient des Milices , pour qui ce spectacle
était absolument nouveau.

L'ouverture de la tranchée, l'époque ordinairement la plus meurtrière d'un siège, se fit sans effusion de sang; circonstance d'autant plus heureuse, que les blessés n'auraient pas eu alors de paille pour se coucher, ni de linge pour être pansés. C'était le 7; on travailla avec activité le 8 & le 9 à construire des batteries; celles des Américains & de M. de Saint-Simon tirèrent à cinq heures du soir; les dernières forcèrent aussi-tôt une frégate à s'éloigner, dont le canon atteignait jusqu'à leurs camps; elles tirèrent aussi à boulet rouge sur le Caron, vaisseau de 44, & sur un sloop; elles les brûlèrent. Les batteries de l'armée de M. le Comte de Rochambeau jouèrent le 10, à sept heures du matin: on distinguait facilement la différence des feux: celui des ennemis était lent & irrégulier; le nôtre était vif & soutenu. Nos Ingénieurs furent choisir les positions les plus avantageuses, & nos Artilleurs en rendirent l'effet complet par leur justesse & leur célérité.

Lord Cornwallis n'avait pas préparé ses troupes à cette attente; il leur avait annoncé que nous étions dépourvus d'artillerie de siège; qu'elle se bornait à quelques

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 107
pièces de campagne ; que nos troupes
étaient peu aguerries ; que celles de M. de
Saint-Simon , formées dans nos Îles de
vagabonds indisciplinés , énervés par un
climat brûlant , seraient bientôt vaincues ,
même par les premiers froids de ces con-
trées ; que pour les troupes Américaines ,
ils savaient trop le cas qu'ils en devaient
faire ; que d'ailleurs des secours puissans
allaient les rendre bientôt d'assiégés as-
siégeans. Ces discours ajoutèrent à leur
consternation. Lorsque le bruit terrible de
nos batteries se fit entendre , nous les
vîmes des hauteurs fuir de leurs redoutes
avec précipitation , & leurs batteries se
turent aussi-tôt. Ils avaient été spectateurs
tranquilles de nos travaux , nous le de-
vînmes à notre tour. Je parcourus alors
les lignes ; c'est un fossé assez large pour
y conduire des voitures , profond d'en-
viron quatre pieds , bordé de gabions ou
paniers ronds fixés sur le sol par des pieux
saillans , remplis & recouverts de la terre
remuée , ce qui formait du côté de l'en-
nemi une profondeur d'environ sept pieds.
Les batteries sont placées sur des plate-
formes en deçà du fossé , élevées & gar-

108 NOUVEAU VOYAGE
nies de palissades. Le côté de l'ennemi
est environné d'un large parapet, où on
a pratiqué des embrasures pour le canon ;
tous ces travaux, ainsi que ceux des en-
nemis, sont purement en terre. Je vis
jouer ces machines infernales ; je vis le
rapide boulet frapper, en bondissant, les
redoutes de l'ennemi, faire voler par éclats
les planches qui formaient leurs embra-
sures (1). J'ai suivi de l'œil, dans sa marche
parabolique, la lente & meurtrière bombe,
enfonçant tantôt les toits des maisons,
tantôt élevant, par son explosion, des
tourbillons de poussière, des débris d'édi-
fices ; je la vis lancer des malheureux à
plus de vingt pieds, & les faire retom-
ber au loin. Ce spectacle terrible fixe, en-
chaîne l'attention, fait éprouver en même
tems l'inquiétude, l'admiration, l'effroi.
L'assiégé, épouvanté, ne fait où fuir,
nous disaient les transfuges, la mort le
frappe jusque dans les bras du sommeil.
Le Général, inquiet du mécontentement
des Hessois, ne peut plus confier ses gardes

(1) Les nôtres étant faites avec des fascines, pouvaient par conséquent être beaucoup moins en-
dommagées par le feu de l'ennemi.

avancées qu'à des Anglais. On allait à la tranchée par une gorge où l'ennemi dirigeait principalement son feu ; le premier dépôt pour les blessés était placé tout auprès. J'y allais autant que ma santé pouvait me le permettre ; les boulets tombaient souvent sur la cabane de fascine où nous étions, j'y observai dans le silence de la nuit, la différence entre la vitesse de la lumière, du son, & des corps mus. La lumière précédait le son, & le son le coup, mais à une bien moins grande distance.

Tarleton, cet homme qui avait semé la terreur sur sa marche depuis la Caroline, fit à Gloucester, le jour que jouèrent les batteries de M. le Comte de Rochambeau, une sortie à la tête de sa Légion & de quatre cents hommes. M. de Choisi, Brigadier, marcha contre lui avec une partie de ses troupes. M. le Duc de Lauzun, à la tête de ses Hussards, le repoussa, avec perte d'environ cinquante hommes : cet événement étonna prodigieusement les habitans ; ils l'avaient cru invincible ; ils avaient jugé ses talens & sa bravoure par ses brigandages.

On ouvrit, dans la nuit du 11, une seconde

parallèle à environ cent quarante toises de la place. Une grande quantité de grenades royales ou petites bombes inquiéta beaucoup nos travailleurs. Le feu de notre artillerie discontinua par la crainte de tirer sur eux, & parce qu'on démollissait les anciennes batteries pour en construire de nouvelles. Celui des ennemis devint plus vif.

C'est dans les sièges que la véritable bravoure se manifeste. Le tumulte, l'exemple, la crainte de la honte étourdissent, remuent, animent, pendant une bataille, le plus timide, & il peut un instant devenir supérieur à lui-même : mais au milieu des longues fatigues d'un siège, où les dangers se renouvellent sans cesse, où, dans le silence & la solitude des ténèbres, il contemple de sang froid la mort, en envisage les suites, les horreurs, compare la perte réelle de la vie avec l'incertitude de ses espérances ; le courage alors constant du Guerrier ne peut qu'être l'effet d'un amour déréglé de la gloire & d'un attachement invincible à ses devoirs. Nos Français étaient devenus entre eux autant de rivaux ; chaque Officier enviait le sort de celui qui allait être exposé au plus grand danger ; ils

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. III
courageaient, avec une curiosité que j'oserais
presque nommer téméraire, examiner les
travaux de l'ennemi, & suivre les progrès
des nôtres. L'obscur Soldat même le dis-
putait à ses illustres Chefs : il allait défier
l'ennemi jusqu'aux pieds de ses retranche-
mens. Le Sapeur, la hache à la main, s'a-
vançait d'un pas assuré sous une pluie de
mitraille, & frappait à coups, ni trop re-
doublés ni trop lents, l'arbre qui servait
de visière. Le Corps d'Artillerie, si distin-
gué par les lumières & l'intrépidité de ses
Officiers, ne l'est pas moins par l'adresse,
le courage, & l'esprit de corps de ses Sol-
dats (1). Le Général Washington en vit les
effets avec étonnement : une bombe ou un
boulet heureusement dirigé, excitait en eux
la vive émotion du passionné chasseur qui
vient d'atteindre le cerf ou l'agile oiseau.
Un Canonnier eut le pied emporté d'un
boulet entré par une embrasure. J'essayai

(1) Les Soldats de ce Corps ne le cèdent en rien aux autres, par la bravoure, la capacité, l'amour de leurs devoirs : j'oserais dire cependant qu'ils ne sont ni autant fatigués par des exercices fréquens, ni assujettis à une discipline aussi sévère. Si avec des moyens plus simples, moins fatigans pour les Chefs, moins durs pour les inférieurs, on peut parvenir au même but, pourquoi ne pas les préférer ?

de consoler ce malheureux dans les premiers instans de ses douleurs. Je suis moins affligé, me dit-il, de la perte de mon pied, que de n'avoir pas eu le bonheur de tirer un coup que j'avais ajusté avec tant de soin. Il est mort de cette blessure, ne cessant de se plaindre de ce coup manqué.

Tant qu'on travaillait aux batteries de la seconde parallèle, le feu de l'ennemi se soutenait. Les travaux, poussés avec la plus grande vivacité, n'allaient pas encore au gré des assiégeans. On demandait à cris l'attaque de deux redoutes détachées de la place : elles incommodaient beaucoup ; leur prise mettant à même de pouvoir enfler une partie des travaux de l'ennemi. La bouillante valeur de M. le Baron de Viomesnil s'impatientait sur-tout de ce retard. Enfin le 14 il fut chargé de l'attaque de l'une, ayant sous lui M. le Comte Guillaume de Deux-Ponts (1), & M. le Chevalier de Lameth, Aide-Maréchal-des-Logis. M. le Marquis de la Fayette commanda l'attaque de l'autre ; M. de Gimat était à ses ordres : toutes deux furent enlevées l'épée

(1) Colonel en second du régiment Royal-Deux-Ponts.

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 113
à la main; M. le Comte Guillaume y fut
bleffé; M. le Chevalier de Lamech le fut
mortellement aux deux genoux.

La nuit suivante, quatre cens assiégés se
disant Américains, surprirent une batterie,
enclouèrent sept pièces de canon, tuèrent
& firent prisonniers quelques hommes,
& en blessèrent une trentaine. Un enfant
de quinze ans, domestique d'un Officier,
endormi par hasard aux environs, reçut
douze ou quatorze coups de bayonnete.
Le régiment de Soissonnais, posté tout
près, ne fut instruit de l'action que sur
la fin, parce que le Capitaine commandant
la redoute avait fait défense de tirer à
l'approche de ces prétendus Américains;
ce régiment accourut aussitôt, & si le Lieu-
tenant Colonel de Saintonge n'eût fait
sonner la charge, les Anglais auraient été
enveloppés. Quelques Soldats ennemis blef-
fés furent amenés dans nos hôpitaux. Ces
hommes qui, un instant auparavant, s'é-
taient entr'égorgés, étaient réunis sous le
même toit, y recevaient, sans distinction,
les mêmes soins. C'est ainsi qu'au milieu des
horreurs qui affligent l'humanité, on retrou-
ve encore les traits augustes de l'homme.

Du 16 au 17, nos batteries commencent à jouer; elles brisèrent quelques palissades, & firent même breche. Lord Cornwallis se voyant au moment d'être écrasé de toutes parts, se décida à passer pendant la nuit à Gloucester, poste moins susceptible de défense qu'York. Le mauvais tems l'en empêcha: il envoya, le 17, à dix heures du matin, un parlementaire, demander une suspension d'armes de vingt-quatre heures: on se rappelait de Savanath, elle fut refusée. Un autre parlementaire vint demander à capituler: on accorda deux heures: on prolongea ensuite la suspension. Lord Cornwallis fit demander quelle capitulation on lui accorderait: « celle de Charles-Town, répondit judicieusement Washington ». En rappelant aux Anglais une victoire, il leur donnait une leçon pour bien traiter à l'avenir les Américains. M. le Vicomte de Noailles, & M. Laurens Officier Américain (1), firent les fonctions de Commissaires: une des premières choses que leur demandèrent les Envoyés Anglais, fu-

(1) Le Fils du Président Congrès, long-tems prisonnier à la Tour de Londres.

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 115
rent les noms de nos Chefs du Génie
& d'Artillerie. Ils avouèrent qu'il n'avait
pas été possible de montrer plus de science
& de talens.

La capitulation fut signée le 18 à midi :
Lord Cornwallis & son armée se rendirent
prisonniers de guerre.

*ARTICLES de la Capitulation faite entre
son Excellence le Général Washington, le
Comte de Rochambeau, le Comte de Grasse,
d'une part ; le très-honorable Comte de
Cornwallis, Lieutenant-Général des forces
de Sa Majesté Britannique, Commandant
des Garnisons d'Yorck en Virginie, de
l'autre part.*

ART. I^{er}. La garnison d'Yorck & Glo-
cester, compris les Officiers & Matelots
des vaisseaux de Sa Majesté Britannique,
ainsi que tous les Marins, se rendront
prisonniers de guerre aux forces combi-
nées de l'Amérique & de France. Les
troupes seront prisonnières des Etats-Unis,
& toute la Marine sera prisonnière de
l'armée navale de Sa Majesté Très-
Chrétienne.

II. L'artillerie, les armes, l'habillement,
le trésor militaire, & les magasins publics

de toutes espèces quelconques , seront remis , sans aucune dégradation , aux Chefs des différens départemens qui seront appointés pour les recevoir.

III. Aujourd'hui , à midi , les deux redoutes sur le flanc gauche d'Yorck seront délivrées , l'une à un détachement de l'armée Américaine , l'autre à un détachement de Grenadiers Français. La garnison marchera jusqu'à un endroit dont il sera convenu , en avant des postes de l'armée , l'arme au bras , les tambours battant une marche Anglaise ou Allemande , & les drapeaux dans leurs étuis ; ils mettront bas les armes & retourneront à leurs camps , où il resteront jusqu'à ce qu'on les fasse partir pour le lieu de leur destination. Deux ouvrages de Gloucester seront délivrés à une heure à deux détachemens des troupes Françaises & Américaines envoyées pour s'en emparer : la garnison sortira à trois heures après midi ; la Cavalerie aura l'épée nue , les trompettes sonnantes , & l'Infanterie défilera comme celle d'Yorck , & retourneront à leurs camps , jusqu'à ce qu'ils soient entièrement évacués.

IV. Les Officiers garderont leurs épées ; les Officiers & Soldats garderont leurs propriétés particulières de toutes espèces ; aucune partie de leurs bagages ni papiers ne pourront jamais être assujettis à être recherchés ni suspectés ; les bagages & papiers des Officiers pris pendant le siège, leur seront conservés. *Il est sous-entendu que la propriété des habitans de cet Etat qui sera entre les mains de la garnison d'une manière visible, puisse être réclamée (1).*

V. Les Soldats resteront, soit en Virginie, en Maryland, ou en Pensilvanie, & resteront par régiment, autant qu'il sera

(1) Cette dernière proposition fut celle qui éprouva le plus de difficulté de la part des Anglais. La seule supposition qu'ils pouvaient avoir enlevé aux habitans leur propriété, était humiliante : si elle se réalisait, elle était déshonorante. Ce fut ce motif, autant que la nouveauté du spectacle, qui fit accourir plusieurs milliers d'Américains à la reddition d'Yorck. Leur objet le plus important était leurs Nègres. On raconte cependant quelques anecdotes relatives à des objets réclamés, entre autres celle de Tarleton : Il vint dîner chez un de nos Officiers supérieurs ; il était monté sur un superbe cheval, & accompagné de quelques Aides-de-Camp Français : un Américain l'apperçut, & reconnut son cheval ; il courut à lui, l'arrêta, le força à mettre pied à terre, en lui faisant beaucoup de reproches désagréables. On fut obligé de lui en prêter un mauvais, avec lequel il arriva chez les Officiers, qui ne furent pas peu étonnés de le voir en équipage si humble.

possible: ils auront les mêmes rations qui sont accordées aux Soldats au service de l'Amérique: un Officier de chaque Nation, Anglaise, Anspach, ou Hessoise, & d'autres Officiers sur leur parole, dans la proportion d'un par cinquante hommes, auront la liberté de résider auprès de leurs régimens, de les visiter souvent, & d'être témoins de leurs traitemens: les Officiers recevront & leur distribueront l'habillement & les autres choses nécessaires, & on accordera des passe-ports pour eux, quand ils seront demandés. Le Général, les Employés civils, & les autres Officiers qui ne sont point employés, comme il est dit dans l'article ci-dessus, qui le désireront, auront la permission d'aller sur leur parole en Angleterre, New-Yorck, ou tout autre poste de l'Amérique maintenant en la possession des forces Anglaises, à leur option.

VI. Le Comte de Grasse leur donnera les vaisseaux nécessaires pour les porter à New-Yorck dans dix jours, à compter de la présente date, comme parlementaires, & ils demeureront dans un endroit dont on conviendra jusqu'à ce qu'ils

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 119
s'embarquent. Les Officiers du département civil de l'armée & de la Marine sont inclus dans cet article : on donnera des passe-ports pour aller par terre , à ceux auxquels on ne pourra pas fournir de vaisseaux.

VII. Les Officiers auront permission de garder des Soldats auprès d'eux comme Domestiques , selon qu'il se pratique ordinairement dans le service : les Domestiques qui ne sont point Soldats , ne sont pas considérés comme prisonniers de guerre , & pourront aller avec leurs Maîtres.

VIII. La Bonneta , floop , sera équipée & commandée par son Capitaine avec son équipage , & laissée entièrement à la disposition du Lord Cornwallis , du moment que la capitulation sera signée : elle recevra à bord un Aide-de-Camp, pour porter les dépêches au Chevalier Henri Clinton. Les Soldats qu'il jugera à propos d'envoyer à New-Yorck , pourront partir sans être examinés , quand ses dépêches seront prêtes : Sa Seigneurie s'engage , de son côté , que le vaisseau sera rendu aux ordres du Comte de Grasse , s'il échappe aux dangers de la mer ; qu'il n'empor-

tera aucun des effets publics, & qu'on tiendra compte de ceux de l'équipage, ou des Soldats qui manqueront quand on les rendra.

IX. Les Marchands conserveront leur propriété, & auront l'espace de trois mois pour en disposer ou les emporter, & ils ne seront pas considérés comme prisonniers de guerre: les Marchands pourront disposer de leurs effets. L'armée alliée aura le droit d'achat premier.

X. Les natifs ou habitans de différentes parties de ce pays-ci, à présent dans Yorck ou Gloucester, ne seront point punis pour avoir joint l'armée Anglaise.

Nota. On peut consentir à cet article, étant entièrement du ressort civil.

XI. On fournira des hôpitaux pour les malades & blessés; ils seront soignés par leurs propres Chirurgiens sur leurs paroles, & on leur fournira des Médecins & des provisions des hôpitaux Américains. Les magasins des hôpitaux, qui sont à présent à Yorck & Gloucester, seront délivrés pour l'usage des blessés & malades Anglais: on accordera des passe-ports pour leur procurer des provisions de New-Yorck, selon

que l'occasion l'exigera : on fournira des hôpitaux pour les malades & blessés des deux garnisons.

XII. On fournira des chariots pour porter les bagages des Officiers restans avec les Soldats, & du Chirurgien, quand ils seront en marche, pour soigner les blessés : cette dépense sera aux frais du Public.

XIII. Les vaisseaux & les bateaux dans les deux ports, avec toutes leurs provisions, canons & agrès, seront délivrés dans l'état où ils sont à un Officier de la Marine, qui sera appointé pour cela : on débarquera auparavant la propriété des particuliers qui avaient été mis à bord pour leur sûreté pendant le siège.

XIV. On ne violera aucun article de la capitulation, sous prétexte de représailles ; s'il y a quelques expressions douteuses, elles seront interprétées selon la forme & teneur ordinaire des mots.

FAIT à Yorck, en Virginie, le 18 Octobre 1781.

Signés, CORNWALLIS, THOMAS,
SIMON.

Le 19, à quatre heures du soir, les Anglais & les Hessois défilèrent, drapeaux

ployés & tambour battant , entre l'armée Française & l'armée Américaine , qui avaient à leur tête le Général Washington & le Comte de Rochambeau : la garnison de Gloucester défila devant les troupes de M. de Choisi. Lord Cornwallis prétexta une maladie, pour se dispenser de paroître ; il étoit , dit-on , livré au désespoir. En effet , il perdoit , dans un instant , le fruit des succès de plusieurs années ; il voyait évanouir la gloire d'une campagne pénible faite dans la Caroline du Nord , pays affreux , presque inhabité , pour venir conquérir la Virginie. Une armée dont il étoit adoré , composée de près de sept mille hommes de troupes d'élite , étoit obligée de rendre les armes à un ennemi aussi méprisé que haï : douze mille fusils , plus de deux cens bouches à feu , & beaucoup de munitions de guerre passaient dans des mains qui allaient en faire usage contre sa Patrie : il sentait de plus ce qu'étoit pour la Marine la perte de quinze cens Matelots , de soixante bâtimens , d'un vaisseau de 44 , de deux frégates , & pour le commerce les productions de la Virginie.

Les deux lignes de l'armée combinée

se prolongeaient à plus d'un mille ; les Américains avaient la droite : leur disproportion d'âge , de tailles , leurs habillemens sans uniformité , sales , déchirés , faisoient paraître davantage les Français , qui , malgré tant de fatigues , avaient toujours un air propre , guerrier , vigoureux. Nous fûmes tous frappés du bon état des troupes Anglaïses , de leur nombre , & de leur propreté : nous n'en avions supposé guère que trois mille. Cornwallis avait fait ouvrir aux Soldats les magafins avant la capitulation. Chacun d'eux était en habit neuf ; mais cette opulence semblaient les humilier davantage , à côté de la misère des Américains ; ils n'osaient lever les yeux sur leurs vainqueurs : ils déposèrent successivement leurs armes dans un lieu convenu : on eut soin d'en éloigner les spectateurs , pour diminuer leur humiliation. Les Officiers Anglais eurent en revenant , l'honnêteté de saluer jusqu'au moindre Officier Français , ce qu'ils ne firent pas même aux Américains du premier grade. Cette haine entre les deux Nations éclata dans plusieurs circonstances : les Anglais restés à Yorck sans armes ,

eurent à souffrir de beaucoup d'Américains, qui voulaient se venger des brigandages commis dans leurs habitations. J'ai vu la femme d'un Colonel Anglais venir, éplorée, supplier de lui donner une garde Française pour la défendre & ses enfans, de la violence du Soldat Américain. Le lendemain de la capitulation, les Officiers prisonniers vinrent voir nos tranchées, & lorsqu'ils se présentèrent à celles des Américains, ceux-ci les repoussèrent. Dans tout le tems qu'ils restèrent à Yorck, on ne leur vit aucune communication avec les Américains, tandis qu'ils vécutent habituellement avec les Français, & cherchaient, dans tous, les occasions à leur donner des preuves d'estime (1).

J'ai parcouru cette malheureuse petite ville. J'ai trouvé ces riches maisons criblées, prêtes à s'écrouler; des meubles précieux écrasés sous leurs ruines, ou brisés par l'avidité du Soldat Anglais; des cadavres d'hommes & de chevaux à demi

(1) Les Papiers publics ont retenti des éloges donnés aux Français sur la manière délicate & généreuse avec laquelle ils se sont conduits envers eux. L'Anglais vaincu a toujours eu à se louer des Français victorieux. L'Anglais victorieux a-t-il su exciter aussi généralement la reconnaissance du Français vaincu?

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 125
couverts ; des membres épars infectaient
l'air, portaient l'horreur dans l'ame : des
livres amoncelés, semés dans ces ruines,
m'ont retracé les mœurs, les goûts de
ses habitans : c'étaient des ouvrages de
piété & de controverse ; l'Histoire de la
Nation Anglaise, de leurs établissemens ;
des collections de Chartres, de Bills ; les
Œuvres du célèbre Pope ; la traduction
des Essais de Montagne, de Gilblas de
Santillane, de l'Essai sur les femmes, par
M. Thomas (1).

Le système de fortification pour la dé-
fense d'Yorck & de Gloucester, est entière-
ment changé ; on se resserre, on détruit
les ouvrages Anglais, & on en construit
de nouveaux. L'artillerie de campagne est,
partie à Williamsburgh, & partie à Yorck ;
la grosse est à West-Point, désigné sur les
cartes par le nom de Delhaware, place si-
tuée entre les deux rivières qui forment
celles d'Yorck. Les troupes ont commencé
le 14 d'entrer dans leur quartier d'hiver.
Les régimens de Bourbonnais & de Royal-
Deux-Ponts sont à Williamsburgh, qui

(1) Il n'y a presque pas d'endroit en Amérique
où je n'aye trouvé ce dernier Ouvrage.

est le quartier général. Le régiment de Soissonnais & les compagnies des Grenadiers & Chasseurs de Saintonge sont à Yorck; le reste du régiment de Saintonge est répandu dans la campagne entre Yorck & Hampton. Ce dernier lieu, situé sur la rivière de James, est occupé par la légion de Lauzun. Je suis, &c.

L E T T R E X I I.

D'Yorck, ce 24 Novembre 1781.

CETTE guerre, dont les succès devaient être si douteux, nous offre, Monsieur, deux événemens presque sans exemple dans une même guerre: deux armées faites prisonnières, ayant à leur tête des Généraux renommés. Qui des deux a montré plus de talens, plus d'activité, a éprouvé de plus grands obstacles, a fait de plus grandes fautes? Témoin des actions de l'un, environné de personnes qui l'ont été de celles de l'autre, & ayant sous mes yeux des détails sûrs & fidèles, je vais hasarder quelques réflexions.

Jetons auparavant un coup-d'œil rapide sur la campagne de Burgoyne; nous se-

rons plus à même de le comparer avec son *co-infortuné*.

Burgoyne, doué d'un génie actif, entreprenant, animé de l'amour de la gloire, protégé de la Cour de Londres, ne manqua d'aucun des moyens qui pouvaient rendre ses succès brillans. Son armée était composée de sept mille cent soixante-treize hommes de troupes régulières, tant Anglaïses qu'Allemandes, non compris le Corps d'Artillerie, & sept à huit cens hommes aux ordres du Colonel Saint-Léger. On lui choisit des Officiers d'un mérite reconnu, & on le pourvut d'un train considérable d'artillerie, de munitions de toutes espèces. Carleton, Gouverneur du Canada, chargé des détails, n'oublia rien de ce qui pouvait contribuer aux succès de la campagne : les services que ce Gouverneur avait rendus, la conservation du Canada qui lui était due, la connaissance parfaite qu'il avait du pays, devaient le faire prétendre au commandement ; il fut assez grand pour oublier cette injustice (1) ; il

(1) Il vient d'être nommé Commandant général de l'Amérique Septentrionale, à la place de Clinton. Il faut dans tous les pays du monde, des malheurs pour faire taire l'intrigue & rendre une justice

traita même avec les Nations sauvages (quoique ce fût contre son avis), & en obtint un corps considérable de troupes. L'humeur inconstante, capricieuse, intraitable de ces peuples, leurs mœurs barbares & sanguinaires, leur avidité pour le pillage, leur peu de bonne foi à remplir leurs engagements, n'empêchèrent pas les Anglais d'en vouloir faire les compagnons de leurs conquêtes. Burgoyne leur adressa un éloquent discours sur les bords du lac Champlain, pour enflammer leur courage & réprimer leur barbarie. Mais qu'attendre de l'éloquence sur des hommes qui ne connaissent pas même les noms d'équité & d'humanité (1) !

Les commencemens de Burgoyne furent des plus heureux devant Ticondérago.

impartiale au mérite; trop souvent c'est quand il n'est plus tems d'en profiter qu'on y a recours.

(1) Ces Sauvages divisés en plusieurs tribus, ont des mœurs plus ou moins barbares; plusieurs enlèvent le péricrâne des ennemis qu'ils prennent à la guerre, portent leurs chevelures en triomphe, boivent leur sang. On a reproché aux Espagnols leurs cruautés contre ceux des pays dont ils se sont emparés: il paraît qu'on aurait aussi des reproches de ce genre à faire aux Colonies Anglaises. Ce discours que m'a communiqué un Professeur de Williamsburgh, dont voici la traduction, en est un monument. Il montre

Cette

Cette place, bâtie par les Français en 1756, est située à l'Ouest, vers le détroit qui communique les eaux du lac George à celles du lac Champlain, sur une pointe hérissée de rochers, environnée d'eau de trois côtés. La partie qui tient à la Terre-Ferme, est ou couverte d'un profond marais, ou défendue par les anciennes lignes Françaises. Les Améri-

en même tems avec quelle mâle énergie ces Sauvages savent s'exprimer.

DISCOURS prononcé par le Sauvage Lonan, dans une assemblée générale, envoyé à M. le Gouverneur de Virginie, le 22 Net [] 1754.*

» LONAN ne s'opposera jamais à faire la paix
 » qu'on propose avec les Hommes blancs [**]. Vous
 » savez qu'il ne connut jamais la crainte, & qu'il n'a
 » jamais fui dans les combats. Personne n'aime plus
 » que moi les Hommes blancs. La guerre que nous
 » venons d'avoir avec eux, a été longue & cruelle des
 » deux côtés. Des ruisseaux de sang ont coulé de
 » toutes parts, sans qu'il en soit résulté aucun bien
 » pour personne. Je le répète, faisons la paix avec
 » ces hommes; j'oublie leurs injures, l'intérêt de
 » mon pays l'exige; j'oublie encore que, n'aguère,
 » le Major..... fit massacrer impitoyablement, dans
 » un bateau, ma femme, mes enfans, mon père,
 » ma mère, & tous mes parens. L'on m'excita à la
 » vengeance..... je fus cruel malgré moi..... Je mour-
 » rai content si ma Patrie est en paix: mais quand
 » Lonan ne sera plus, qui est-ce qui versera pour lui
 » une larme?»

[*] Ce mot signifie apparemment le mois Lunaire ou Solaire.

[**] Les Européens.

cains y avaient ajouté beaucoup de travaux & plusieurs fortifications appellées parmi eux *Block-House* : ils avaient aussi fortifié le sommet & le pied d'une montagne fort élevée, placée de l'autre côté à l'Est : elle s'appelle le *Mont d'Indépendance*. De plus, ils avaient su, avec une hardiesse & une industrie étonnante, joindre ces deux postes par un pont jeté sur le détroit, soutenu de vingt-deux poteaux d'une très-grosse charpente, longs chacun de cinquante pieds, & larges de douze, liés de crampons de fer & de grosses chaînes.

Le lac Champlain était, du côté du pont, défendu par une barre composée de poutres liées également avec des chaînes. Ils avaient par-là non-seulement établi une communication entre les deux postes, mais ôté tout accès par eau du côté du Nord.

Quoique Ticondérago soit élevé, il est cependant dominé par une autre montagne appelée *Sugar-Hill* (1). Les Américains avaient délibéré s'ils la fortifieraient ; mais ils jugèrent leurs travaux déjà trop étendus

(1) *Montagne de sucre*, parce qu'elle a la forme d'un pain de sucre

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 131

d'après leurs moyens de défenses : ils espérèrent que la difficulté de son accès, l'inégalité de ses rochers empêcheraient l'ennemi de profiter de sa situation.

L'armée Royale s'avança avec précaution sur les deux côtés du lac, ayant à son centre la flotte qui mouilla à la portée de canon de l'ennemi. A l'approche de l'aile droite, les Américains abandonnèrent, au grand étonnement des Royalistes, leurs travaux du côté du lac George, & y mirent le feu. Le Major Général Phillips prit possession du poste avantageux de la montagne Hope, qui, outre qu'elle commandait leurs lignes, coupait leurs communications avec le lac : ils montrèrent aussi peu de courage dans tous les postes de ce côté.

L'armée s'avança avec la même célérité de l'autre côté, & investit bientôt tous les travaux. Les avantages que présenta Sugar-Hill, décidèrent à y établir des redoutes. Les routes qu'il fallut pratiquer sur un plan incliné & escarpé, n'empêchèrent pas le Major Phillips de les mettre promptement en état.

Les Généraux Américains tinrent alors Conseil de guerre ; & sur ce que les ou-

vriers n'étaient pas de moitié suffisans ; que les travaux se multipliaient, lorsque les bras diminuaient, que la place allait être investie avant vingt-quatre heures, il fut unanimement décidé de l'évacuer, ce qui fut exécuté. On leur a reproché : « Que » si leurs forces n'étaient pas suffisantes » pour la défendre, pourquoi ne retirèrent-ils pas leurs troupes, leur artillerie, leurs magasins, & ne démolirent-ils pas leurs fortifications avant l'arrivée de l'ennemi ? Pourquoi attendirent-ils à être enveloppés, au point que leur retraite devint beaucoup plus préjudiciable qu'une capitulation, sous des conditions proposables, & moins destructifs que si les fortifications avaient été emportées d'assaut ? Ils embarquèrent leurs bagages, leur artillerie & leurs provisions sur un navire, & plus de deux cens bateaux escortés par cinq galères, dirigèrent leur route vers Skenesborough, & l'armée marcha du côté de Castle-Town.

Les Royalistes s'apperçurent, dès le matin, de la fuite précipitée des Américains ; ils prirent possession des fortifications & du pont. Cette masse énorme

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 133

qui avait coûté vingt mois de travail , fut coupée en moins de tems qu'il n'en aurait fallu pour la décrire. Dès cinq heures du matin , les frégates la Royale-George , l'Inflexible eurent les passages libres ; & Burgoyne aussitôt poursuivit l'ennemi par eau , tandis que les troupes étaient déjà en marche. Burgoyne l'atteignit près la chute de Skenesborough : il prit deux galères , les trois autres sautèrent. Les Américains se livrant alors à leur désespoir , mirent le feu à leurs bateaux , à leurs moulins , à leurs fortifications , & se sauvèrent dans les bois , destitués de tous secours.

La confusion & le trouble regnaient aussi du côté de la gauche ; les Soldats n'écoutaient plus la voix de leurs Chefs. Le Brigadier Frazer joignit l'arrière-garde avec des troupes très-inférieures , les attaqua en attendant le Général Reisdell. Les Américains se défendirent d'abord , mais à l'arrivée de celui-ci , ils prirent la fuite après avoir perdu beaucoup de monde , & le Colonel Francis leur Commandant un des plus braves Officiers de leur parti. Le Général Saint-Clair , commandant l'a-

vant-Garde, instruit de ces défastreuses nouvelles, se jetta dans les bois, incertain s'il irait dans la partie supérieure du Connecticut, ou vers le fort Edward. Le Colonel Hill fut détaché avec le neuvième régiment de Skenesborough vers le fort Anne; il rencontra un corps de troupes six fois, à ce qu'on dit, plus grand que le sien: il le défit après trois heures de combat. Les Américains mirent le feu au fort Anne, s'enfuirent au fort Edward sur la rivière d'Hudson (1).

Saint-Clair arriva au fort Edward, commandé par le Général Schuyler, avec le reste de son armée, après sept jours de marche, dans l'état le plus déplorable, ayant eu à souffrir tout ce qu'on imagine, par la mauvaise qualité des eaux, le manque d'habits & de provisions: il y fut joint par d'autres fugitifs également accablés de fatigue & découragés.

Burgoyne se mit en marche de Skenesborough, pour aller au fort Edward: sa marche fut pénible, quoiqu'il n'y eût pas très-loin; mais le pays est si sauvage, si désert, si coupé de marais, de ruisseaux,

(1) C'est la même que celle du Nord.

& l'ennemi avait tellement augmenté ces difficultés par de grands abattis, qu'il est impossible de concevoir ce qu'il eut à souffrir : il eut près de quarante ponts ou chaussées à construire ; un d'eux, fait de troncs d'arbre, eut plus d'un mille de longueur. Il aurait pu, il est vrai, éviter ces grands travaux, en prenant sa route par Ticondérago ; mais il craignit qu'un mouvement rétrograde ne donnât aux Américains le tems de revenir de leur abatement, & ne ralentît l'ardeur de ses troupes.

Il est bon d'observer qu'au milieu de ces désastres & de cette terreur générale, aucun canton de l'Amérique n'en parut cependant plus disposé à la moindre soumission. Le danger n'abattit pas même les Provinces les plus exposées ; elles agirent, ainsi que le Congrès, avec la plus grande vigueur pour repousser l'ennemi. On envoya Arnold à l'armée du Nord, avec un train d'artillerie que lui donna Washington. A son arrivée, il plaça les troupes de Saratoga à Still-Water, afin d'être plus à portée d'arrêter les progrès du Colonel Saint-Léger, qui s'était avancé vers la rivière Mohawk. Ses troupes

eurent continuellement à souffrir des Sauvages ; les efforts de Burgoyne ne pouvaient même réprimer leur cruauté ; amis comme ennemis en étaient la victime. Le meurtre de Miss Crea remplit tous les cœurs d'horreur ; elle était alors dans l'innocence de la jeunesse & dans la fleur de la beauté : son père tenait au parti Royal , & le jour même où elle fut la victime de leur barbarie , elle avait pris pour époux un Officier Anglais.

Des scènes si affreuses irritèrent le peuple , augmentèrent leur haine contre un Gouvernement capable d'accepter de tels secours , plus disposés à détruire qu'à subjuguier des hommes qu'ils réclamaient comme sujets.

Ce ne furent plus les droits de la Patrie que les Américains se crurent obligés de défendre, ce furent aussi ceux de la Nature. Chaque habitant devint Soldat , & quand leurs forces régulières semblèrent anéanties , le désespoir en répandit de plus nombreuses , de plus formidables , dans les bois , sur les montagnes , autour des marais.

L'armée de Burgoyne commença alors d'éprouver des difficultés dans le voisinage

du fort Edward ; elles augmentèrent à mesure qu'elle s'avança. Pendant quinze jours, elle fut occupée à amener des bateaux & des provisions du fort George à la rivière d'Hudson, à une distance de plus de dix-huit milles. Ce travail excessif ne put produire l'équivalent de l'emploi du tems & de la consommation ; il ne put recevoir un tiers des chevaux qu'on lui envoya du Canada, à cause de la longueur de la route, de la multitude des passages par eau, & il ne put avec cela ramener cinquante paires de bœufs ; des pluies excessives augmentèrent encore ces obstacles. Il se trouva ainsi dans l'impossibilité d'établir des magasins pour continuer ses opérations.

Il apprit que le Colonel Saint-Léger était arrivé & dirigeait ses vues contre le fort Stanwix ; il jugea, avec raison, qu'en se portant rapidement en avant, il réussirait à placer l'ennemi entre deux feux, s'il osait s'avancer sur le Mohawk, en cas que Saint-Léger eût du succès dans son attaque ; ou bien il forcerait l'ennemi à reculer & à chercher une retraite plus éloignée, ce qui lui aurait par conséquent ouvert la contrée de Mohawk, & donné les moyens d'exécuter sa jonction.

Quelque juste que fût ce plan , il ne put l'exécuter, faute de provisions pour former une si longue chaîne de postes avec le fort George , & parce que l'ennemi avait un corps de troupes auprès de *White - Creek* suffisant pour la rompre.

Il abandonna ce projet , & s'occupa des moyens de surprendre Benington où les Américains avaient déposé une grande quantité de blés & de bétail. Benington est situé entre les bras de la rivière *Hoosik*, à environ vingt milles de l'Est d'Hudson, place peu importante, & incapable, par sa situation, de le devenir sans la révolution. Il confia cette expédition au Colonel Beaum, Allemand, lui donna cinq cens hommes & deux pièces d'artillerie. Afin d'être plus à portée de profiter de ces avantages, il vint se camper à l'opposé de Saratoga, & jeta un pont de bateau, où il fit passer les corps avancés. Pendant ce tems, le corps du Colonel Breyman, composé d'infanterie légère, s'était posté à *Baltenkill*, dans l'intention, s'il était nécessaire, d'appuyer le Colonel Beaum. Ce dernier tomba dans sa marche sur un petit convoi en

nemi qu'il enleva. Mais le manque de chevaux & de voitures rendit sa marche si fatigante & si longue, que les Américains furent informés de son dessein, & eurent le tems de se préparer à le recevoir. Le Colonel ayant appris, à l'approche de la place, que ses forces n'étaient pas suffisantes pour faire l'attaque, se posta favorablement, & envoya un exprès au Général. Breyman eut ordre aussi-tôt d'aller renforcer le Colonel Beaum: sa marche fut longue & pénible; il eut à souffrir de la mauvaise qualité des eaux, des chemins, du manque de chevaux & de voiture, & une pluie considérable la rendit encore plus malheureuse.

Le Général Starke, qui commandait la milice à Benington, prévint leur jonction. Il alla, le 16 Août, attaquer le Colonel Beaum: celui-ci le prit d'abord pour le secours qu'il attendait; il fit une défense des plus braves: mais ses petits ouvrages étant forcés de tous côtés, les Indiens, les troupes provinciales Anglaïses s'échappèrent dans les bois; il ne resta que ses Allemands, qui, ayant consumé leur poudre, chargèrent l'ennemi le sabre à la

main, & furent enfin forcés de se rendre prisonniers après avoir vu leur Colonel succomber.

Breyman arriva peu de tems après cette action, sans en avoir été instruit: au lieu d'amis, il se vit tout à coup environné de troupes Américaines. La fatigue & l'épuisement de ses troupes ne les empêcha pas de faire une vigoureuse résistance. Il chassa l'ennemi de deux ou trois éminences; il fut à la fin surmonté, ayant aussi usé toutes ses munitions, fit sa retraite fort difficilement, laissant deux pièces d'artillerie. La perte, dans ces deux affaires, monta à cinq ou six cens hommes. La fortune se montrait, pour la première fois, favorable aux Américains dans la guerre du Nord depuis la mort du Général Montgomery. Les Milices sentirent qu'elles pouvaient vaincre des forces régulières; opinion de plus de conséquence que la perte d'une grande bataille dans d'autres occasions.

Saint-Léger eut d'abord quelques succès dans le siège de Stanwix: le Général Harkimer vint à la tête de neuf cens hommes de milice du pays, pour dé-

fendre & ravitailler le fort. Saint-Léger, craignant d'être attaqué dans ses retranchemens, envoya en embuscade quelques troupes régulières & sauvages. Les Milices, chose inconcevable dans un pays où ce genre de guerre est ordinaire, y donnèrent aveuglément : elles y perdirent beaucoup de monde & ne se rallièrent qu'avec infiniment de peine. Le Gouverneur, instruit de ce qui se passait, accourut pour faire diversion, pénétra dans le camp, le pilla, en apporta beaucoup d'objets dont il manquait, & fit quelques prisonniers. Le Colonel Saint-Léger ne négligea rien d'après sa victoire, pour engager les assiégés à se rendre. Le Gouverneur fut sourd à ses menaces comme à ses promesses. Les Indiens n'avaient pas rapporté de ce dernier combat le butin dont on les avait flattés ; ils avaient perdus plusieurs de leurs Chefs, renommés pour leur bravoure ; ils apprirent qu'Arnold venait au secours de la place avec mille hommes, & que Burgoyne avait eu des échecs : leur mécontentement & leur humeur se portèrent alors aux derniers excès. Malgré ce qu'on put faire pour les calmer & les

retenir, ils décampèrent après avoir volé les Officiers, pillé les magasins, égorgé & dépouillé de leurs armes les Soldats, & forcèrent ainsi le Colonel Saint-Léger à lever le siège à la hâte, en laissant une partie de ses bagages. Cette dernière nouvelle mit le comble à la joie & à la confiance des Américains. Gansevort & Wellet, qui avaient défendu la place, furent mis avec le Général Starke & le Colonel Warner, au nombre des sauveurs de la Patrie.

Burgoyne, tirant toujours avec beaucoup de peine des provisions du fort George, passa la rivière d'Hudson vers le milieu de Septembre, l'ennemi étant alors dans le voisinage de Still-Water. Le Ministère & le Parlement ont examiné si cette démarche était nécessaire & faite à tems; il ne paraît pas qu'on ait fait aucun raisonnement valable contre: il paraît que Burgoyne y avait été décidé non seulement par les circonstances, mais par ses instructions de la Cour. Il s'avança ensuite par des routes couvertes & peu pratiquées le long de la rivière, du côté de l'ennemi, n'en étant plus séparé que par un bois peu épais. Il se mit à la tête

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 143
de la ligne Anglaise qui composait l'aile droite. Cette aile était couverte par le Général Frazer & le Colonel Breyman, avec les Grenadiers & l'Infanterie légère escortés des Indiens, des Provinciaux & des Canadiens : l'aile gauche & l'artillerie commandées par le Major Philipps & Reidsel suivirent du côté de la rivière.

Les Américains se présentèrent en force, pour attaquer le flanc de la ligne des Anglais. Ceux-ci ne furent pas peu surpris de la hardiesse avec laquelle les ennemis commencèrent l'attaque, de la vigueur, de l'opiniâtreté avec laquelle ils la soutinrent depuis trois heures du soir jusqu'au soleil couché. Le Général Arnold mena ses troupes, & chercha le danger avec une ardeur & une intrépidité qui, quoiqu'ordinaires à son caractère, ne s'étaient jamais mieux montrées : Les Américains furent sans cesse renforcés par de nouvelles troupes, pendant que du côté des Anglais, le poids de l'action porta presque toujours sur les mêmes.

Le Major Général Philipps, au bruit du premier feu, dirigea sa route, avec une partie de l'artillerie, à travers un canton

144 NOUVEAU VOYAGE
de bois du plus difficile accès. Son arrivée dans le moment le plus critique sauva l'armée; elle resta maîtresse du champ de bataille. Cette victoire ne fut qu'honorable; elle leur apprit que les Américains devenaient capables, non-seulement de se défendre dans des retranchemens & derrière des murs, mais en plein champ, à découvert, & pendant un long espace de tems. Les Anglais restèrent toute la nuit sous les armes; ils s'avancèrent, au point du jour, à la portée du canon de l'ennemi, fortifiant leurs ailes & étendant leur gauche du côté de la rivière; ils trouvèrent l'ennemi trop bien fortifié pour oser l'insulter.

Les peines qu'avait essuyées l'armée, la perspective fâcheuse qu'elle entrevoyait, firent perdre aux Indiens les espérances dont ils s'étaient flattés; il ne fut plus possible d'en tirer aucun secours; ils devinrent intraitables, & sur quelques plaintes du Général, ils abandonnèrent l'armée dans le moment le plus pressant. Cette désertion en entraîna d'autres dans les troupes Canadiennes, Provinciales & Anglaises.

Burgoyne

Burgoyne avait encore l'espérance d'être secouru par l'armée de New-Yorck ; il reçut , avec beaucoup de peine , une lettre en chiffre de Clinton , l'informant qu'il se préparait à faire une diversion sur la rivière du Nord , en attaquant le fort Montgomeri & quelques autres forteresses voisines : il lui envoya , pour le presser , un état de sa situation , l'informant que ses provisions ne pouvaient aller au delà du 12 du mois suivant.

L'armée de Gates s'augmentant de jour en jour , le mit dans la nécessité de se fortifier avec plus de soin & de multiplier ses gardes ; ce qui ajoutait à ses fatigues & affaiblissait ses troupes : les succès des milices les rendirent plus entreprenantes ; celles du New-Hampshire & du Haut-Connecticut , commandées par le Général Lincoln , recouvrèrent Ticondérago , le *Mont-Indépendance*, se rendirent maîtres du lac George , & coupèrent ainsi à Burgoyne toute communication avec le Canada.

Burgoyne réduit , au commencement d'Octobre , à diminuer les rations , voulut , à quelque prix que ce fût , se faire un passage. Il choisit , pour cet effet , l'élite

de ses troupes & ce qu'il avait d'Officiers les plus braves & les plus expérimentés. Les Américains s'apercevant de ce dessein, vinrent eux-mêmes l'attaquer. Les Anglais succombèrent sous le nombre; ils furent forcés de se retirer dans leurs lignes: Arnold les y poursuivit avec son impétuosité ordinaire, & les aurait infailliblement forcés, s'il n'avait été blessé.

Le Colonel Breyman, qui commandait un corps de réserve Allemand, fut encore plus malheureux; il fut forcé dans son camp, ses bagages pillés, son canon pris, & périt dans l'action. Les Anglais perdirent dans cette journée une partie de leurs plus braves gens; rien n'égalait leur détresse & leur malheur; ils s'occupèrent toute la nuit à changer leur position, afin de forcer l'ennemi à changer aussi la sienne. Ce travail se fit avec une silence & une activité incroyables: au point du jour, l'armée présenta le combat aux Américains, qui l'évitèrent, pensant, avec raison, qu'il valait mieux fatiguer & harceler un ennemi courageux & désespéré, que de s'exposer à une action décisive. Le Général Anglais apprit que

L'ennemi avait envoyé un corps considérable en avant, pour l'envelopper entièrement. Il prit toutes les mesures possibles, afin de le prévenir; il se mit en marche la nuit du 9 Octobre, ayant abandonné ses blessés & ses malades; les soins particuliers qu'en prit le Général Gates, ont été loués même des Anglais. Une pluie considérable qui dura toute la nuit, rendit sa marche fort lente; il trouva au jour les Américains postés & fortifiés sur les hauteurs. Il se décida enfin à marcher vers le fort Edward; mais les travailleurs des chemins ayant été repoussés, & le bord opposé de la rivière étant garni d'Américains, on tint Conseil; on ne vit d'autres moyens, pour gagner ce fort, qu'une marche de nuit, les troupes portant leurs provisions sur leur dos. Pendant qu'on se préparait à exécuter un parti si désolant, on apprit que l'ennemi avait déjà pourvu, par tous les moyens possibles, à une fuite.

Rien de plus déplorable que la situation de l'armée; accablée par une longue suite de travaux, de marches & d'actions, abandonnée par les Indiens dans le mo-

148 NOUVEAU VOYAGE
ment le plus urgent, affoiblie par la dé-
fertion, abattue, découragée par la timi-
dité des Canadiens & des troupes pro-
vinciales, leurs corps réguliers réduits,
par des pertes répétées, au nombre de
trois mille cinq cens, leurs plus braves
Officiers tués, forcée d'être continuelle-
ment sous les armes, harcelée jour & nuit
par un ennemi qui se reproduisait de tous
côtés, ayant perdu toute espérance de se-
cours, & n'ayant que pour trois jours
de vivres, elle n'eut plus d'autres ressour-
ces que de traiter avec l'ennemi. Le Gé-
néral, voulant, dans une affaire qui re-
gardait tous les individus de l'armée, avoir
leurs avis, autant qu'il était possible, tint
Conseil, y appella non-seulement les Gé-
néraux & les Officiers de l'Etat-Major,
mais tous les Capitaines commandans: ils
opinèrent unanimement de traiter avec
le Général Gates; les Anglais rendent à
celui-ci la justice de n'avoir donné, dans
une position si heureuse, aucune mar-
que d'arrogance.

Les articles principaux furent, que l'ar-
mée sortirait du camp avec tous les hon-
neurs de la guerre & avec son artillerie,

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 149
jusqu'au lieu fixé, où elle déposerait ses
armes ; qu'on lui accorderait un passage
de Boston en Europe, à condition de
ne pas servir en Amérique pendant la
guerre présente.

On fait monter cette perte, depuis le
6 Juillet jusqu'à la capitulation, à près
de dix mille hommes.

La grande faute de Burgoyne, celle qui
prépara tous ses malheurs, fut sa marche
par le fort Edward ; s'il eût pris sa route
par Ticondérago, il évitait sa perte ; mais
comme on l'a observé, il craignait que
ce mouvement rétrograde, ne ralentît l'ar-
deur de ses troupes, ne donnât aux Améri-
cains le tems de revenir de leur abatement.
Un Général est toujours blâmable de s'en-
foncer dans des pays inconnus ; mais
Burgoyne, qui avait vu les Américains
fuir par-tout à son approche, malgré la
supériorité du nombre, malgré des re-
tranchemens que la Nature & l'Art sem-
blaient rendre imprenables, devait-il
croire que ces mêmes hommes oseraient
ensuite se montrer, le resserrer & le com-
battre en rase campagne ?

Il fallut aux Américains la honte de

leurs défaites, de grands malheurs, la crainte encore de plus grands, l'horreur des cruautés des Indiens, pour produire en eux ce changement inattendu : il fallut de plus, contre Burgoyne, que les pluies lui aient sans cesse opposé de nouveaux obstacles, qu'elles aient, sur-tout dans l'affaire de Benington, ralenti la marche du Colonel Breyman, donné au Général Starke le tems d'attaquer & de défaire le Colonel Baum avant son arrivée ; que les Indiens l'aient abandonné dans le seul moment où ils lui étaient utiles ; que des secours attendus lui aient manqué ; que Clinton, qui avait la facilité de remonter la rivière d'Hudson, apportât trop de lenteur à faire cette diversion. Tout ce que le génie, l'activité, le courage purent suggérer, fut mis en œuvre par Burgoyne ; marches savantes, positions avantageuses, & combats opiniâtres. Mais les Américains, ranimés par l'espérance, étaient devenus de jour en jour plus nombreux & plus agissans.

Lord Cornwallis avait en tête des ennemis plus aguerris ou mieux disciplinés, mais il avait sur Burgoyne l'avantage d'une

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 151
longue expérience dans cette guerre , de
connaître mieux le pays , d'être pourvu
abondamment de vivres , de munitions ,
de n'avoir pas à lutter contre l'intempérie
des tems & des contrées impraticables ;
d'avoir d'ailleurs la plus grande confiance
des troupes , de s'être tellement rendu
formidable aux ennemis, que Washington
paraissait le seul homme qu'ils pussent lui
opposer. Burgoyne eut toujours ou des
adversaires fortement retranchés, ou infi-
niment plus nombreux. Cornwallis au
contraire, à la tête d'une armée d'au moins
huit mille hommes de troupes d'élite , su-
périeur d'abord à des ennemis dispersés,
ne fut pas attaquer M. le Marquis de la
Fayette , qui n'en avait pas deux mille ,
empêcher la descente de trois mille hommes
aux ordres de M. de Saint-Simon , pré-
venir leur jonction avec M. le Marquis
de la Fayette , en marchant à eux dans
le moment de leurs descentes , il les trou-
vait sans avoir encore personne pour les
instruire du pays , sans avoir pu débar-
quer leurs munitions , leurs armes , &
sans être retranchés. Cornwallis, supérieur
encore après leur réunion , menacé des

armées de Washington & du Comte de Rochambeau, ne devait-il pas se hâter, par des marches forcées, d'attaquer, de disperser les premiers, afin de pouvoir ensuite faire face aux autres (1) ?

Mais si, d'après les instructions de Clinton & ses promesses d'un prompt secours, il croyait ne devoir tenter aucune attaque, quelque avantageuse qu'elle lui parût, il devait au moins apporter tous ses soins pour retarder & alonger le siège; car, quels que fussent les secours promis par Clinton, les vents contraires pouvaient les arrêter, & quelques jours de gagnés lui devenaient très-importans: il savait d'ailleurs que M. de Grasse avait annoncé ne pouvoir rester long-tems; en le retardant, c'était déranger ses projets, & par conséquent toujours servir sa Patrie. De plus, la saison s'avancant, les pluies auraient rendu le siège plus fatigant pour nos troupes, y auraient peut-être occa-

(1) Nous ne croyons pas que l'armée de Cornwallis allât à plus de quatre à cinq mille hommes; il aurait été, sans cette présomption, très-imprudent de débarquer des troupes de M. de Saint-Simon avant l'arrivée de Washington & de M. le Comte de Rochambeau. Si ce débarquement, malgré cela, avait été malheureux, on n'aurait pas manqué de le blâmer.

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 153
fionné des maladies dans ce pays, où les
eaux & l'air font moins que sains vers
le Nord (1).

Il y a douze milles d'Yorck à Williams-
burgh ; cet espace est couvert de bois
très-épais : il était facile à Cornwallis
d'en faire des abattis , & d'embarasser
les chemins de distance en distance ; trois
mille esclaves au moins qu'il avait enlevés
des habitations , auraient rendu ce plan
de défense encore plus facile. Tous nos
Militaires instruits font convenus que des
détachemens & quelques pièces de cam-
pagne auraient pu retarder d'un mois
l'approche de l'armée aux travaux d'Yorck ,
& y auraient d'ailleurs tué beaucoup de
monde. Les environs de cette ville étaient
couverts de maïs ; en les enlevant ou en
les brûlant , il forçait les assiégeans d'en
aller chercher au loin pour leurs chevaux ,
& retardait par-là les transports de l'ar-
tillerie qu'on débarquait à plusieurs milles
du camp.

(1) Cela est d'autant plus probable , que les lignes
étant fort étendues , relativement à leur nombre , le
service était plus répété ; plusieurs Soldats ont été
onze nuits sans coucher dans leurs tentes , un plus
grand nombre huit & sept , & le reste quatre & cinq.

Cornwallis, renfermé une fois à Yorck, y ayant une artillerie assez mal servie, & des travaux construits peu avantageusement, ne pouvait y faire des sorties, étant trop découvert; les assiégeans auraient eu le tems de se préparer à le recevoir, & auraient pu même le couper. Ainsi, ne pouvant espérer d'y agir offensivement, il devait ne s'y retirer qu'à la dernière extrémité.

S'il avait su tirer ce parti des circonstances, les secours annoncés par Clinton auraient pu le sauver, ou du moins opérer une grande diversion. L'escadre Anglaise, composée de vingt-sept ou vingt-huit vaisseaux de ligne, avec quatre mille hommes de troupes de débarquement, parut devant les caps le 26 Octobre, c'est-à-dire, sept jours après la capitulation. Celle de M. le Comte de Grasse, composée de trente-six vaisseaux de ligne, était alors mouillée en dedans du *Horse-Shoe*, banc de sable sur lequel les vaisseaux de guerre n'ont pour passer qu'un étroit canal du côté de l'Est; les vents étant alors dans cette partie, l'escadre s'y trouvait bloquée, & ne pouvait conséquemment empêcher Clin-

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 155

ton d'effectuer son débarquement. Je ne fais si la crainte des gros tems avait fait choisir ce mouillage; mais cette grande précaution fut un obstacle à poursuivre les Anglais, les vents étoient favorables pour le faire.

Peut-on mettre maintenant en question qui des deux Généraux Anglais s'est le mieux conduit? Burgoyne aurait-il fait moins à Yorck, & Cornwallis aurait-il fait davantage dans les marais avoisinant le fort Edward (1)? Je suis, &c.

LETTRE XIII.

D'Yorck-Town, ce 25 Novembre 1781.

L'HEUREUX événement où les Français ont eu, Monsieur, tant de part, change bien la face des choses: les provinces du Sud, fatiguées, abattues, reprendront courage; la puissance du Congrès, affoiblie, chancelante, se consolidera, & les préjugés sur notre Nation s'évanouiront. A quel degré de grandeur

(1) Cornwallis n'a cependant reçu que des applaudissemens dans sa Patrie, & Burgoyne y a essuyé des invectives & des pamphlets: il en est des réputationns comme des fortunes, il y en a de mal acquises.

ne doivent pas bientôt parvenir ces États, occupant plus de six cens lieues du Nord au Sud, pouvant s'étendre beaucoup au-delà de l'Est à l'Ouest, sous un ciel pur, où la différence des climats & la fécondité du sol pourront un jour rassembler toutes les productions que les autres peuples ne recueillent qu'en parcourant les mers; coupés, arrosés de toutes parts de lacs, de fleuves, de rivières qui établissent, jusque dans les régions les plus reculées, des communications, tandis que dans les autres parties du Monde elles ne sont que le fruit tardif des Arts & des pénibles travaux de l'homme; recélant des mines riches, & sur-tout celles du plus utile de tous les métaux, du fer? Des côtes où tant de fleuves portent lentement leurs ondes, y sont découpées de baies, de havres, de rades & de ports. Des parages abondans pour la pêche, & la proximité du banc de Terre-Neuve, formeront des Marins; les forêts, les campagnes y donneront des bois, du goudron & du chanvre pour la construction.

Tandis que nos villes nous retracent encore, pour la plupart, dans leurs situa-

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 157

itions tristes, mal-saines, dans l'enceinte de leurs murs crénelés, de leurs tours formidables, dans leurs édifices ferrés, peu aérés, dans leurs rues tortueuses, fangeuses, les malheurs, l'ignorance & la barbarie de nos pères; toutes celles de l'Amérique déjà s'élèvent pompeusement sur des sites rians, salubres, baignés d'eaux pures, entourées de campagnes fécondes, percées de rues larges, alignées, ornées d'édifices propres, commodes, réguliers.

Si l'Amérique annonce, par son sol, tant d'avantage sur l'Europe; que ne feront pas ceux de sa législation & de ses mœurs? Ces mélanges de coutume bizarres, injustes, contradictoires, de Loix féodales, barbares, compliquées, de législation antique, avec des usages modernes, ne se trouveront pas réunies sous le même Gouvernement, n'occuperont pas, pour les débrouiller, la sagacité des hommes les plus éclairés, n'exigeront pas de nombreux Tribunaux pour les discuter, n'y seront pas un dédale dangereux, où le subtil laideur échappera, surprendra son Adversaire, où l'avidé Praticien dépouillera

la veuve & l'orphelin (1). L'accusé dans les fers osera élever sa voix, appeler à lui des défenseurs; & la Loi, lente à ordonner de verser le sang, attendra pour prononcer, que le coupable ait tout dit.

Un barbare préjugé n'armera point le citoyen contre le citoyen, l'ami contre l'ami, n'exposera point l'opprimé à être victime de l'oppresseur, n'enlèvera point à la Patrie d'utiles défenseurs, aux familles des pères, des époux, des fils, n'y produira point ces monstrueuses contradictions qui mettent le Guerrier dans l'affreuse alternative, ou de violer les loix de l'humanité, de sa Religion, de sa Patrie, ou de perdre le fruit de ses services, de ses dangers, de ne plus paraître à ses compatriotes que souillé d'opprobre, d'infamie (2).

(1) Je ne prétends pas dire que la législation civile des Etats-Unis de l'Amérique soit actuellement exempte de tous ces inconvéniens : formée sur celle de l'Angleterre, aussi défectueuse au moins que la nôtre, & au milieu des troubles de la révolution, elle n'a pu que rectifier, corriger & non perfectionner. C'est dans le calme de la paix que ces hommes méditatifs, éclairés par l'expérience, parviendront à la débarrasser de tout ce qu'elle peut avoir de confus, d'étranger à leurs mœurs & à leurs climats.

(2) Dans une dispute entre un Officier Français & un Officier Américain (c'est la seule qui soit arrivée),

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 159

Des légions d'oiseaux & de quadrupèdes
n'y dévasteront point impunément le

le premier tira son épée ; l'Américain refusa d'en faire autant, & trouva plus sûr de se défendre avec sa longue hallebarde ; il blessa son adversaire. En France, il aurait été chassé & déshonoré. Washington se contenta de le punir, non pour s'être battu à armes inégales ; mais pour avoir commis une rixe.

Le duel nous enlève annuellement plusieurs milliers d'hommes ; perte d'autant plus importante, que des Militaires instruits, accoutumés à la discipline, capables de supporter les fatigues, sont remplacés par de jeunes gens inexpérimentés, énervés de débauches, dont le plus grand nombre succombe. Ce fléau terrible, toujours subsistant, malgré les efforts de plusieurs règnes, est-il donc impossible à détruire ? Moins qu'on ne se l'imagine. Qu'on supprime d'abord les salles d'escrime ; la jeunesse oisive s'y corrompt, y prend cet esprit querelleur, ce ton spadassin qui en fait le fléau des sociétés, & qui, le plus souvent, finit par être funeste à elle-même. Les anciens Chevaliers, que nous qualifions de barbares & d'ignorans, l'étaient, en ceci, moins que nous. Ils s'exerçaient, encourageaient un art qui les fortifiait, les rendait plus agiles, plus redoutables dans les combats. Mais quel avantage procure-t-il parmi nous ? Quel service nous rendrait une armée de Maîtres d'escrime ? Si cet art est inutile pour la défense de la Patrie, dangereux pour les Citoyens, pourquoi ne pas le supprimer, le prohiber ? le sabre est la seule arme de ce genre, dont les troupes fassent quelquefois usage ; qu'il y ait, dans leurs Corps seulement, des Académies pour les y exercer ; que le port de cette arme soit défendu à tout autre Citoyen, & même, à l'exemple de quelques Nations, au Militaire hors de ses fonctions. Qu'aucun Officier ne puisse être renvoyé de son Corps pour avoir refusé de se battre ; que ce lui soit même un moyen d'avancement, quand, d'un autre côté, sa conduite & sa bravoure seront déjà reconnues. L'homme

champ du Laboureur, & , comme le Grand, il pourra tendre des filets aux poissons des rivières qui serpentent dans ses prairies.

Le caractère indolent , passif de ces peuples semblerait , il est vrai , faire craindre qu'ils ne parvinssent pas à la puissance que leur promettent tant d'avantages. Mais ce caractère tient à des mœurs , à un climat , à des alimens qui changeront un jour. Une existence uniforme , retirée , qui n'éprouve point les tourmens de l'ambition , qui ne connaît point de grands plaisirs , qui n'est point exposée à de grands mal-

me capable de sacrifier le préjugé au bien de la Patrie, ne mérite-t-il pas ? Que quiconque lui en fera des reproches , soit chassé , ou puni , si ce n'est pas un Militaire ; que tout homme , qui aura proposé un duel , soit déshonoré ; que les Chefs soient tenus , sous des punitions très-sévères , de ne pas plus souffrir de duellistes , qu'aujourd'hui ils souffrent d'hommes qui ne veulent point se battre. Que quand des Officiers se seront permis des propos , ils soient jugés dans le Corps par leurs pairs : ce dernier moyen en imposera plus au jeune étourdi , qu'un combat où il se flatte que son agilité & son adresse lui donneront l'avantage. Les Français , pour ne pas se battre entre eux , n'en seront pas moins braves. Les Gaulois , les Grecs & les Romains ne se coupaient pas la gorge pour un mot , & cependant nous valaient bien pour le courage.

Ces moyens simples & peu violens opéreraient infailliblement dans nos mœurs une révolution qui ferait plus d'honneur à notre siècle que toutes les découvertes possibles.

heurs ,

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 161
heurs, qui ne s'est point fait un besoin de la variété, moins laborieuse que doucement occupée, ne peut avoir cette activité, cette énergie, que des besoins pressans, des passions impétueuses excitent, entretiennent. Des alimens peu substantiels, des boissons peu spiritueuses, plutôt dissolvantes que digestives; un air imprégné de parties humides par l'évaporation des forêts, doivent nécessairement détendre, relâcher les fibres, donner au sang une circulation plus lente, plus uniforme, rendre par conséquent les sens moins sensibles, l'imagination moins vive, moins animée, le caractère plus froid, moins inquiet. Mais, lorsqu'une population plus nombreuse aura abattu ces immenses forêts, que le sol plus soumis à l'action du soleil, que l'air plus libre y sera plus rarefié, que de nouvelles plantations, qu'un grand commerce augmenteront l'usage des liqueurs spiritueuses, que les hommes plus rapprochés se communiqueront davantage, éveilleront, exciteront les passions; alors les Américains annonceront tout ce qu'ils pourront être.

Que ne nous offrent cependant pas déjà

ces établissemens qui ne remontent à guère plus d'un siècle, & dont la politique Anglaise, toujours soupçonneuse, toujours tyrannique, a étouffé l'industrie, s'est rendue maîtresse du Commerce!

Des routes larges & applanies traversent leurs immenses forêts; des édifices vastes & somptueux ont été élevés pour rassembler les Représentans des Etats, pour donner un asile aux Défenseurs de la Patrie, pour élever, instruire les jeunes Citoyens: ceux-ci, dotés de riches concessions, sont ornés de bibliothèques dirigées par d'habiles Maîtres, appelés des différentes parties de l'Europe: des chantiers établis de toutes parts sur leurs ports, les ont rendu les rivaux des meilleurs Constructeurs de l'ancien Monde: l'exploitation de plusieurs mines, & particulièrement une fonderie de canon, ne le cèdent pas aux nôtres. Si la fastueuse architecture n'a point encore couvert les rivières de ces masses imposantes qui subjuguent les flots, unissent les rivières; leur industrie y a suppléé; des poutres flottantes, liées de forts anneaux, se défilent au gré des Navigateurs, sont, dans

leur mobilité, aussi solides que nos chefs-d'œuvres; & quand le lit est trop profond, une hardie charpente le traverse d'un seul jet, appuyée seulement à ses extrémités; elle porte sur elle-même ses autres points d'appui (1). Ticondérago, dont la prise les couvrit de honte, montra à leurs ennemis étonnés, jusqu'où allait ce génie industrieux. Chaque habitation réunit presque tous les Arts de première nécessité. La main, qui trace des sillons, fait aussi donner aux bois les formes qu'il lui plaît, préparer des cuirs, extraire des eaux-de-vie du suc des fruits. La jeune beauté, dont les appas n'ont pas été hâlés, flétris par les rayons brûlans du soleil, sur qui la pâle misère n'a pas imprimé ses sinistres traces, fait y filer la laine, le coton, le lin, & en faire des tissus. Des conducteurs placés de toutes parts sur les édifices, les y préservent des funestes effets de la foudre, & , en éterni-

(1) Je ne me rappelle pas du nom de la rivière où j'ai vu ce pont étonnant; qui a fait l'admiration, surtout de nos Ingénieurs. Il parut, il y a quelques années, au Palais Royal; le dessin d'un pont qui devoit n'avoir, sur la Seine, qu'une seule arche; tous les curieux vinrent le voir: il m'a semblé que c'était même idée de celui que j'ai vu en Amérique.

fant la mémoire de ce vénérable Vieillard, l'objet de l'admiration des Parisiens (1), y montrent combien ils sont disposés à profiter des découvertes.

Lorsque des Bills attentatoires, oppressifs vinrent frapper, anéantir leurs privilèges; avec quelle prudence, quelle force, quel courage ne se réunirent-ils pas pour les défendre ! C'est là où le spectateur doit arrêter ses regards pour les juger. Des hommes répandus dans de vastes contrées, différens par les climats, opposés par les intérêts & les cultes, forment des associations qui se rencontrent dans leurs décisions, comme si elles étaient concertées. La Grande-Bretagne s'applaudit en vain, dans l'acte d'interdiction du port de Boston, d'avoir pour toujours intimidé ces provinces, & fait naître parmi elles des dissensions; leurs plaintes en devinrent plus vives; le danger commun resserra leurs liens; les villes maritimes avoisinant Boston, ne furent point elles-mêmes éblouies des profits immenses qu'elles s'en promirent. La petite ville de Salem, où les prérogatives des Bosto-

(1) Le Docteur Franklin.

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 165

niens étaient transportées, écrivait au
Gouverneur de la Province :

» Nous sommes profondément affligés
» de nos calamités publiques, & les mal-
» heurs qui sont tombés sur la tête de
» nos confrères dans la capitale de la
» Province, excitent extraordinairement
» notre commiseration; nous espérons
» que Votre Excellence fera ses efforts
» pour prévenir les maux accumulés sur
» le peuple qui est dans la détresse. Quel-
» ques-uns imaginent que la fermeture du
» port de Boston doit faire refluer ici le
» cours du commerce, & le tourner à
» notre profit: mais la Nature, en for-
» mant notre havre, lui a refusé les mêmes
» avantages, & ne lui a pas donné
» les commodités pour qu'il puisse de-
» venir son rival. D'ailleurs, ne per-
» drions-nous pas toute idée de justice
» & tous les sentimens d'humanité, si
» nous avions seulement la pensée de fon-
» der nos richesses, & d'élever nos for-
» tunes sur les débris de celles de nos
» voisins, &c. » ?

La Virginie décida qu'une attaque faite
sur une Colonie, pour la forcer à se sou-

mettre à des taxes arbitraires, offensait également toutes les autres, les menaçait de ruiner leurs privilèges. Les décisions de Rhode-Island, où le poids de l'autorité se faisait sentir, n'en furent pas moins hardies : celle du Maryland, habitée par de grands propriétaires, les surpassa encore. Tout le reste du Continent montra la même fermeté, par-tout il s'établit des Comités de correspondance pour un Congrès-général.

Ainsi ce Bill d'interdiction, publié, répandu avec profusion, loin d'avoir jeté la consternation, avait eu, dit l'Historien Anglais, l'effet que les Poètes attribuent aux torches des Furies, celui d'embraser tous les lieux où il traversa.

De nouveaux Bills, sur le logement des troupes dans la province de Massachusset-Bay, mirent le comble à l'indignation : on ne parla plus que de fermer les ports, de contribuer pour secourir les frères malheureux de Boston, de tenir un Congrès-général. A Boston, le Comité de correspondance passa un acte où on s'obligea de la manière la plus solennelle, en prenant Dieu à témoin, de suspendre tout com-

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 167
merce avec la Grande-Bretagne jusqu'à la
révocation de l'interdiction du port, & de
tout ce qui était contraire à ses privilèges;
de ne consommer, de n'acheter aucunes
denrées venues depuis le dernier d'Août;
de rompre tout commerce avec ceux qui
en feraient le cabotage, de renoncer à
toutes liaisons avec ceux qui refuseraient
de souscrire à cette convention, & de
publier leurs noms, pour les rendre à ja-
mais en horreur. Les Provinces à l'envi,
s'empresèrent d'entrer dans cette ligue.
En vain le Général Gage, Gouverneur
de Massachusset-Bay, la déclare-t-il, par
une proclamation, illégale, destructive,
contraire à la fidélité due au Roi, ten-
dante à la destruction de l'autorité légale du
Parlement d'Angleterre, de la paix, de
la sûreté publique; en vain y joint-il des
menaces, ordonne-t-il aux Juges de fai-
sir ceux qui la souscriraient, la défen-
draient, auraient quelque part à sa pu-
blication. La Virginie ajouta à ses pre-
miers arrêtés, qu'elle n'achèterait plus
d'esclaves de l'Afrique, des Antilles; qu'elle
n'importerait plus de denrées vers le pre-
mier Novembre, si les griefs n'étaient

redressés au 15 d'Août (1775); qu'à cette époque elle n'exporterait non plus, ni tabac, ni marchandises à la Grande-Bretagne; que pour y suppléer, au lieu de tabac, elle cultiverait les choses de première nécessité, élèverait, multiplierait ses troupeaux. Le Maryland, les deux Carolines prirent les mêmes mesures. A New-Port, on voyait affiché de toutes parts: *S'unir ou mourir*. Les habitans de la ville de Marblehead, dont le port était plus à portée de profiter de l'interdiction de Boston, offrirent à cette ville généreusement leur port & leurs provisions, proposèrent d'être présens aux chargemens, déchargemens des effets, de transiger pour toutes ses affaires, sans exiger les moindres frais.

Les chartres donnaient aux Américains le droit de se choisir leurs Représentans. Le Gouverneur Gage reçut de la Cour une liste de trente-neuf Conseillers; environ trente-quatre acceptèrent. Le peuple les déclare aussitôt ennemis de leurs pays, les menace de les traiter de même, les rend incapables d'exercer leurs charges. Les Jurisconsultes de la province re-

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 169
fusent à l'ouverture des Cours, de prêter serment, de communiquer avec eux. Les Greffiers des Cours firent leurs actes de contrition dans les Papiers publics, pour la publication de la prise de corps contre ces Jurisconsultes, avec promesse de n'y plus retomber, disant qu'ils ne se pardonneraient jamais cette condescendance, quand même leurs compatriotes la leur pardonneraient : on refusait à ces Conseillers l'entrée des Cours judiciaires ; on les entourait dès qu'ils paraissaient ; on les poursuivait jusque dans leurs maisons ; on les força ainsi à se destituer d'eux-mêmes.

L'ancienne Constitution annullée par les actes du Parlement, le peuple rejetant la nouvelle, il n'y avait plus ni Loix, ni Gouvernement dans la province de Massachusset-Bay. Cependant on n'eut aucun excès, dans cet état d'anarchie, à reprocher à la Nation ; tant la force des Loix se fit encore sentir au moment même où tout les anéantissait !

Le Congrès général, enfin ouvert à Philadelphie le 2 Septembre 1774, manifesta de la manière la plus authentique, la plus solennelle, les sentimens, les pro-

jets, les ressources de ces provinces confédérées. Les instructions de leurs Députés portaient l'empreinte du caractère, de la différente façon de penser de chacune d'elles ; mais se rapprochaient dans les points fondamentaux, & tendaient au même état.

Ce Tribunal politique se plaignit d'abord vivement de l'interdiction de Boston, approuva, loua la conduite de cette Province ; fit continuer les secours qu'on lui avait accordés ; annonça que toute l'Amérique serait toujours prête à les secourir par tous les moyens possibles ; menaça de la haine & du mépris public ceux qui adhéreraient aux derniers actes du Parlement ; recommanda au peuple de Boston le respect pour leur Gouverneur, les égards pour les troupes ; leur défendit des actes d'hostilité, à moins qu'ils n'y fussent évidemment contraints.

Il se plaignit au Général Gage des actes oppressifs du Parlement, de la manière rigoureuse avec laquelle il les faisait exécuter, des fortifications construites à Boston, des propriétés particulières violées, des désordres commis par les troupes, de

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 171
la communication entre la ville & la campagne interceptée.

Il publia en même tems une déclaration des droits que les Provinces tenaient des Loix immuables de la Nature, des principes de la constitution Britannique, de leurs différentes chartres. On ne peut, disait-il, disposer de nos vies, de nos libertés, de nos propriétés, sans notre consentement; les Colonies ne les ont cédés à quelque Puissance que ce soit; leurs ancêtres, lors de leur émigration, jouissaient des immunités de sujets nés Anglais; ils n'avaient dans leur émigration, ni cédé, ni perdu ces droits; ils doivent, en cette qualité, participer au Conseil législatif; & puisqu'ils ne sont point admis & ne peuvent être représentés dans le Parlement d'Angleterre, ils ont donc le pouvoir législatif dans leurs assemblées Provinciales; ils ne peuvent donc être taxés arbitrairement, & s'ils jouissent des mêmes avantages que la Mère-Patrie, ils ne peuvent donc être aussi jugés que par leurs pairs: tous ces privilèges d'ailleurs avaient été confirmés par des chartres Royales, reconnues par le Parlement.

Il déclarait, *nemine contradicente*, que si on ne redressait ces griefs, ils n'importeraient plus aucunes marchandises de la Grande-Bretagne; il entraît ensuite dans des détails relatifs à la conduite des Commerçans, à l'encouragement des manufactures, à la consommation des denrées.

Il adressa de plus une pétition à Sa Majesté, un mémoire au peuple de la Grande-Bretagne, une adresse aux Colonies en général, & une autre au Canada.

Dans la pétition à Sa Majesté, il se plaignait qu'on gardât une armée dans les Colonies en tems de paix, sans leur consentement, qu'on l'employât, & des forces navales, pour exiger des taxes injustes; que l'autorité du Commandant en chef & du Brigadier général fût devenue absolue dans tout le Gouvernement de l'Amérique; que le Commandant, en tems de paix, fût nommé Gouverneur d'une Colonie; que des charges d'offices dispendieux, oppressifs, fussent prodigieusement multipliées; que les Juges fussent devenus entièrement dépendans de la Couronne pour leur salaire & la durée de leurs commissions; que les Agens du

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 173

peuple fussent prohibés , &c. Il n'oublie rien de ce qui peut caractériser leur attachement, leur soumission au Souverain : leur amour & leur vénération pour la Mère-Patrie. « Nous avons, lui dit-il, » hérité de nos ancêtres ce sentiment » vif pour la liberté, auquel votre illustre » famille doit elle-même l'Empire ». Il le conjure, par tout ce qu'il y a de plus sacré, par les intérêts de l'Etat, des fiens, pour la sûreté & la prospérité des Loix, pour le bonheur de ses sujets, dont il doit être le père, de ne pas souffrir qu'ils rompissent des liens aussi chers, dans l'espérance incertaine d'événemens qui, quoiqu'heureux, ne pouvaient compenser des malheurs inévitables.

Dans le mémoire adressé au peuple, il expose les droits dont ils doivent jouir en qualité d'hommes libres, de Citoyens & de Colons, le peu d'égard qu'y a eu le Ministère ; l'attachement qu'ils ont toujours montré pour la Patrie, les nombreux services qu'ils ont rendus dans la dernière guerre, les taxes dont ils ont été chargés, follement dissipées par les favoris de la Cour. Il prouve adroitement

que des succès contre eux seraient aussi dangereux aux libertés de la Grande-Bretagne, qu'à celles de l'Amérique. « L'Amérique une fois subjuguée, dit-il, deviendrait elle-même l'instrument qui aiderait à vous subjuguier ». Il fonde l'espérance du rétablissement de l'harmonie, de l'amitié & des sentimens fraternels entre tous les sujets de Sa Majesté, sur la grandeur & la justice de la Nation Britannique, en établissant un Parlement sage, indépendant, animé du bien public, défenseur des droits violés contre ces Ministres mal intentionnés.

Ils montrent, dans leur adresse aux Canadiens, les ménagemens les plus adroits, emploient les moyens les plus conformes au caractère & aux intérêts de ce peuple: ils établissent par la raison, par les faits, par le témoignage des Ecrivains les plus célèbres, qu'en devenant sujets Anglais, ils en partageaient les prérogatives; ils prouvent que l'acte de Quebec les en dépouillait, qu'ils n'avaient plus d'existence civile, que leurs propriétés, leurs personnes mêmes étaient devenues sujettes à la volonté, au caprice

d'un Ministère tyrannique. Il leur fait voir que formant un petit peuple comparé avec leurs nombreux & puissans voisins, il est de leur intérêt & de leur bonheur de les avoir pour amis inviolables, puisque la Nature avait uni leurs contrées, & les séparait de leurs tyrans par les mers.

» La différence des Religions, observe-t-il, ne peut être un obstacle; elle existe dans les cantons Suisses; ils n'en sont pas moins unis ». Il leur annonce que le vœu des Provinces est de les regarder comme alliés; que cette alliance a été décidée unanimement dans leurs assemblées; que la violation de leurs droits va devenir une infraction aux leurs propres; qu'ils les invitaient à accéder à une confédération, dont l'objet était la sûreté des droits naturels & civils de ses membres.

L'invitation de ce Congrès général fut pour le peuple un code sacré, qu'il se fit un devoir de suivre rigoureusement: on se flatta que leurs pétitions & leurs adresses occasionneraient en Angleterre quelques révolutions favorables; mais dès qu'on eut appris qu'elles n'avaient eu d'autre effet que de faire défendre l'exportation des

armes de la Grande-Bretagne dans la Nouvelle Angleterre, alors on ne garda plus de mesures; on forma des Corps de milices, on fit des réglemens pour leur discipline, on s'occupa des moyens d'avoir des armes, on encouragea les moulins, les manufactures pour la préparation & la fabrication des salpêtres, des poudres & des différentes espèces d'armes. Plusieurs Provinces se firent même des munitions & des magasins publics. Ainsi, les actes du Parlement, dont la sévérité avait pour but de ramener la tranquillité dans les Colonies, n'y firent qu'allumer le feu de la dissention.

Tous ces moyens de conciliation épuisés inutilement, de petits actes d'hostilité en annoncèrent bientôt de plus grands.

L'Angleterre put voir, avec étonnement, ses Colonies discuter leurs droits avec tant de hardiesse & d'avantage, prendre des mesures si sages, montrer tant de résolution; mais dut-elle craindre que lorsque des armées formidables se montreraient, elles oseraient se mesurer avec elle? Des hommes qui n'avaient jamais obéi, livrés aux douceurs de la vie champêtre

pêtre, élevés dans l'abondance, d'un caractère lent & paisible, que la seule idée du sang humain répandu glaçait d'horreur (1), pouvaient-ils être capables (pour combattre une Nation si redoutable à leurs yeux par ses derniers succès) d'abandonner leurs demeures chéries, de se soumettre à une austère subordination, de braver la faim, l'intempérie des tems, de supporter de longs & de pénibles travaux, de donner & de recevoir la mort avec intrépidité ? Pouvaient-ils croire qu'ils oseraient le tenter, quand, sans Chefs expérimentés, sans armes, sans munitions, ils auraient en tête un ennemi belliqueux, savant dans l'art des combats, & abondamment pourvu de tout ce qui favoriserait ses succès ? Disons-le, l'Angleterre, guidée par sa politique ambitieuse, dut nécessairement croire qu'un petit nombre de troupes suffirait pour les combattre & les subjuguier ; & si ces troupes échouèrent, furent vaincues, c'est dans les révolutions politiques, un phénomène qu'aucun Empire de l'Univers ne

(1) A l'époque de la révolution, il y avait plus de vingt ans qu'il ne s'était fait d'exécution judiciaire.

nous a offert, & qui peut-être ne se reproduira jamais (1). Ne soyons point étonnés de voir les nouveaux escadrons Américains tant de fois fuir, se disperser, s'évanouir à l'approche de l'ennemi; mais soyons-le de les voir se réunir, se remonter, supporter toujours avec patience & avec courage la faim & tous les maux qu'entraînent les guerres. Plus les fiers Anglais avaient étudié, observé le génie, les inclinations, les ressources de leurs Colons, & plus ils devaient compter sur le succès de leurs armes; & le Philosophe instruit devait voir que pour consommer cette révolution prédite de nos jours, il fallait plusieurs siècles.

Vous voyez les Américains agissans plutôt par l'impulsion de la raison que par celle du sentiment, aimant plus à méditer qu'à

(1) L'Histoire nous montre, il est vrai, souvent des Provinces secouant le joug d'un grand Empire, des hommes en petit nombre, victorieux de grandes armées; c'est que ces révolutions, ces victoires étaient obtenues par des Peuples belliqueux, dans des tems où la valeur suppléait facilement au nombre & à l'art. Mais jamais elle ne nous a montré des hommes peu guerriers par caractère, manquant de moyens & ignorans dans la Science militaire, devenir victorieux d'une Nation courageuse, instruite, & féconde en ressources.

sentir, s'occupant plus des choses utiles que des agréables. Aussi la Législation, la Politique, la Physique, la Mécanique purent y faire des progrès, tandis que les Arts d'agrémens y restaient inconnus; tandis que la Poésie qui, chez toutes les Nations, devança les Sciences, n'y fait point entendre ses sublimes & touchans accords. Les villes, les bourgs, les habitations purent y offrir l'aisance, la salubrité, le bon ordre, mais n'y présenter rien de ce qui n'intéresse, ne recrée que l'imagination: point d'arbres alignés, courbés en berceaux pour y jouir de leurs ombrages; point de jardins où d'ingénieux compartimens, où l'agréable symétrie, où le mélange heureux des fleurs enivrent les sens, enchantent l'ame; point de danse, point de fêtes publiques qui peignent leur allégresse, leur bonheur. Comment cependant le patriotisme put-il réunir de tels hommes, les rendre capables de tant d'efforts? Il a fallu qu'un impôt sur le thé les ait privés tout-à-coup d'une denrée dont le besoin se faisait ressentir à chaque instant à tous les individus; que l'intolérant Presbytérianisme eût laissé

depuis long-tems des semences de haine, de discorde entre eux & la Mère-Patrie ; que leur commerce trop resserré leur procurât à peine , avec un des plus riches sols du monde , les premiers objets de commodité ; que les Gazettes circulant dans toutes les mains , eussent répandu l'alarme de toutes parts , & leur ait montré un avenir affreux. Mais ce moment de crise , comme je vous l'ai remarqué , ne fut pas présumé par des scènes de violence & de cruauté , il fut calme & réfléchi.

Cette révolution, dont le terme arrive à grands pas , ôte à nos ennemis , des hommes & un commerce qui de jour en jour les auraient rendus plus formidables. Le nôtre en deviendra plus facile , plus étendu ; la construction y trouvera ce que les nouvelles flottes du Nord lui auraient rendu plus rare & plus dispendieux. Nos approvisionnementens de tabacs se feront par échange , & non en exportant annuellement un numéraire immense. Nos Isles auront des bois pour leurs melasses & leurs autres productions.

Peut-on craindre , comme on l'a dit tant de fois, qu'à la première apparence de

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 181
paix , l'inclination nationale les portât à se lier avec la Mère-Patrie , à oublier nos services , à rompre notre alliance ? Il y a trop d'années que l'Angleterre répand du sang dans ces contrées , & s'y livre au brigandage. L'Anglais , qui ne voit dans l'Américain qu'un peuple sorti de la fange de sa Nation , s'accoutumerait-il tout à coup à le traiter d'égal ; & le mépris , ce sentiment plus difficile à pardonner que la haine , serait-il sitôt excusé par l'Américain ? Le Congrès , dont l'équité & la sagesse ont toujours dicté les arrêtés , qui n'offre pas encore une décision fautive , flétrirait-il son honneur , sa gloire par une manque de fidélité à sa première alliée ? Éleverait-il ce monument d'opprobre , où toute la Terre & tous les Siècles liraient : *La France reconnut la première l'indépendance de l'Amérique , fit avec elle le premier Traité d'alliance , la secourut de ses munitions , de ses trésors , la défendit par ses flottes & ses armées ? L'Amérique ingrate viola ses sermens , rompit ses liens dès qu'elle put le faire sans danger.* Quand elle serait capable , dans cette guerre , de séparer sa querelle de la nôtre , de faire sa

paix ayant la nôtre, qu'en résulterait-il pour nous? sa puissance ne serait plus cohérente avec la Grande-Bretagne; ainsi notre grand objet serait rempli. Sa paix nous épargnerait l'entretien d'une armée dispendieuse chez elle, & le prêt de sommes immenses, de munitions considérables pour ses propres troupes.

Il est plus raisonnable de craindre que la grande consommation de rum, de sucre, de café ne lui fît un jour attenter sur nos Isles; mais leur produit, quelque immense qu'il soit, peut-il entrer en compensation avec les hommes que leurs climats meurtriers nous enlèvent, avec la corruption des mœurs qu'elles font refluer en Europe? C'est de la population & des mœurs que dépend la prospérité des Empires; tout devrait donc leur être sacrifié. Malheur à vous, ô Américains! si l'attrait de ces conquêtes vous séduit un jour; les vices qu'elles porteraient dans votre sein, votre population dont elles suspendraient les progrès, nous vengeraient de vos attentats. Mais non, livrés aux doux soins de féconder vos troupeaux, d'agrandir vos champs, d'embellir vos contrées, vous n'irez pas,

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 183

le fer & le feu à la main, chercher au milieu des mers, sous un ciel brûlant, d'autres régions ; celles qui vous avoisinent, vous entourent, s'étendent au delà de vos désirs, & demandent, pour ouvrir leurs inépuisables trésors, non pas du sang, mais des bras. Leur heureuse température vous refusera peut-être ces productions dont le luxe Européen vous a fait des besoins réels. Vos bois, vos grains, vos pêches, vos salaisons seront toujours plus que suffisans pour vous les procurer.

Outre que les mœurs & le climat porteront long-tems les Américains à la paix, leur existence politique fortifiera encore ces précieux penchans, ils ne seront point environnés de Nations inquiètes, ambitieuses, qui les forceront sans cesse à être sous les armes ; ils ne seront pas exposés à de fréquens débats entre eux, quoique formant des corps séparés : leurs droits respectifs sont trop clairement établis & trop généralement reçus, & sont trop liés, pour ne pas tendre sans cesse à réprimer l'oppressé. Le besoin, la crainte & l'ignorance ont formé les Nations guerrières, & notre Europe ne l'a tant

été , que parce qu'elle était habitée de peuples barbares , étrangers , errans & opposés dans leurs mœurs , dans leurs préjugés , dans leurs intérêts ; elle ne l'est encore tant aujourd'hui , que par une suite de ces tems de ténèbres. La multitude des cultes fera probablement la première cause qui fomentera des dissensions entre les Américains , quoiqu'ils leur doivent leur rapide puissance , & qu'ils leur devront encore leur agrandissement : mais avancer que la tolérance peut nuire au bonheur des Etats , c'est , ce vous semble , bien s'éloigner des idées reçues de nos jours.

Tant que les hommes sont isolés , la tolérance n'y est point nuisible , parce que les hommes peu liés entre eux , sont moins exposés à se heurter dans leurs opinions , & ont par conséquent moins de sujets de divisions. Mais quand leurs contrées , plus peuplées , les rapprochent davantage , la communication s'augmente , le choc des opinions devient plus répété , plus vif , plus dangereux ; alors les partis & les factions naissent. Deux Etats florissans , la Hollande & l'Angleterre , subsistent cependant aujourd'hui , en réunissant dans

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 185
leur sein une foule de cultes ; mais le premier , entièrement livré à des spéculations de commerce , ne laisse à tous ses membres que l'ignorance ou l'indifférence sur tout ce qui n'est pas objet lucratif. La nécessité d'ailleurs de communiquer avec toutes les Nations , rend le Hollandais moins difficile pour leurs différences, sur-tout d'après l'idée que sa puissance précaire se dissoudrait bientôt sans elles. Les mêmes causes influent sur la Nation Anglaise , mais pas autant , parce qu'elle n'est pas aussi généralement commerçante ; que le peuple moins laborieux , moins spéculateur , y est plus méditatif , plus raisonneur , plus occupé d'opinions dogmatiques : aussi toutes les Sectes y sont-elles rivales , ennemies , & leurs temples y retentissent sans cesse de diatribes sanglantes. Leur haine aurait souvent de funestes effets , si l'antique grandeur de la Religion Romaine , qui leur en impose toujours , ne les réunissait toutes contre cette commune ennemie , & si la Puissance menaçante de la France ne les occupait pas presque toujours.

Mais l'Amérique , qui sera plus tranquille au dehors , qui ne devra point sa grandeur ,

sa puissance à des causes extérieures & momentanées ; qui réunira un jour , comme toutes les régions fécondes , des Citoyens opulens, désœuvrés , raisonnans, sophistiquans , aura plus à redouter de la différence des opinions. Déjà même les écrits , les discours des Ministres y ont autant pour objet d'attaquer , de ridiculiser leurs rivaux , que d'édifier leurs sectaires ; & Philadelphie , le centre du tolérantisme , a vu des Sectes soutenir leurs droits par des injures & des coups. D'autres tems rendront ces combats dangereux.

Plus les Religions sont éclairées , plus elles sont intolérantes : le Paganisme sans principe , sans liaison , souffrait , admettait tous les cultes ; le Judaïsme , plus lié , plus lumineux , les repoussait tous ; le Mahométisme ne l'aurait pas été lui-même , si son Auteur n'en eût fait spécialement un précepte. Les Sectes du Christianisme ne le font aussi entre elles qu'à proportion que leurs dogmes ne sont pas fixés. La Philosophie , qui tend à unir les hommes , à modérer leurs passions , doit , il est vrai , d'abord les porter à la tolérance civile ; mais , voulant tout examiner , tout juger , elle

DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 187
doit faire naître ensuite l'intolérance dog-
matique, & bientôt après l'intolérance ci-
vile, parce que les loix ne peuvent être
long-tems indifférentes sur des objets où
le cœur ne l'est plus.

Ainsi le plus heureux Gouvernement,
qui doit espérer une plus longue prospéri-
té, est celui qui lie tous les individus à la
même croyance, au même culte. La saine
politique doit donc tendre sans cesse à les
y ramener : le désir d'augmenter prompte-
ment la population, a pu faire enfreindre
ce principe. S'il est démontré qu'un peuple
heureux double sa population en moins de
vingt ans ; ne seroit-il pas plus sûr, plus
glorieux d'avoir recours à ce moyen ? Ce
serait alors travailler tout à la fois pour son
siècle & ceux à venir. Des peuples, que
des Edits de tolérance appellent dans un
pays, y acquièrent des droits que la Puif-
sance législative ne peut plus bleffer sans
injustice. Louis XIV, en révoquant l'E-
dit de Nantes, détruisait, dans son Em-
pire, le principe des divisions intestines ;
c'est peut-être, quoiqu'on en ait dit, ce
que sa politique fit de plus utile, non pas
de plus juste, parce que des contrats faits

avec des Hérétiques, n'en ont pas moins de validité.

Le Chef de la Patrie doit en être aussi le père ; sa tendresse doit donc chercher à resserrer les liens qui lient sa nombreuse famille. En est-il un plus puissant qu'une Religion qui inspire les mêmes sentimens, prescrit les mêmes devoirs, promet le même sort ? L'homme vertueux, dont les regards se portent sans cesse vers l'éternité, sent ses affections s'augmenter, son cœur s'échauffer, quand il peut espérer d'aimer, de revoir ses amis, ses proches au delà des portes de la vie.

Le spectacle le plus touchant, qui honorerait le plus l'Univers, serait celui où toutes les Nations élèveraient à l'Eternel les mêmes temples & lui adresseraient les mêmes hymnes ; c'est où la Philosophie qui embrasse le bonheur de tous les peuples, devrait diriger ses efforts. Mais peut-elle se flatter de préparer cette révolution, tant qu'elle tentera seulement d'ébranler, de détruire tous les cultes ? Avant de former cette hardie entreprise, elle aurait dû en présenter une autre, qui eût été appuyé sur de plus solides fondemens, qui eût pré-

senté un plus grand nombre de vérités, qui eût mieux prescrit l'étendue & les limites de la raison, qui eût mieux fait aimer la vertu, craindre le vice, & eût mieux convenu à tous les tems, à tous les lieux, à toutes les conditions, à tous les esprits. En agissant autrement, c'était ressembler au Législateur qui, mécontent des Loix d'un peuple, les abrogerait sans en donner d'autres, au Médecin qui supprimerait à des malades des alimens peu salutaires sans leur en permettre de meilleurs. Elle devait jusque-là se borner à les étudier, à examiner leurs titres justificatifs, à marquer ce qu'ils avaient de plus parfait ou de plus défectueux dans leurs usages, dans leurs disciplines, dans leurs dogmes; à éloigner ces disputes téméraires, qui ne rendent les hommes ni meilleurs, ni plus instruits; à montrer que la douce persuasion, l'exemple, & non l'impérieuse conviction, ramènent l'homme à la vérité, à la vertu.

Peut-être, à cette Philosophie entreprenante, destructive, en succédera-t-il un jour une plus modérée, plus conciliante. C'est au moment où de nouveaux Empires s'élèveront, où presque tous les peuples

commenceront à sentir le besoin de s'éclairer, où, plus liés par le commerce, ils recevront & donneront plus facilement des lumières, où le génie d'un seul homme, où l'esprit d'un parti n'auront plus la même influence, où les grandes erreurs des Religions seront épuisées, reproduites sous toutes leurs formes possibles, qu'une telle Philosophie pourra commencer de ramener les Nations à cette unité: espérance vaine, peut-être; mais dont il est toujours consolant de se flatter!

Je suis, &c.



DANS L'AMÉRIQUE SEPT. 19
 ROUTE ET CAMPS qu'a faits l'armée
 du Comte de ROCHAMBEAU, dans le
 cours de la campagne de 1782.

| DATES. | C A M P S. | DISTANCES |
|-------------------|---|--------------------|
| | <i>De Newport dans Rhode- Island.</i> | <i>Mill. Angl.</i> |
| Jun. | | |
| 11 | à Providence | 30 |
| 11 au 20 | <i>Séjour.</i> | |
| 20 | à Waterman | 15 |
| 21 | à Plainfield | 16 |
| 22 | à Windham | 16 |
| 23 | à Bolton | 16 |
| 24 | à Easharford | 12 & demi. |
| 25 & 26 | <i>Séjour.</i> | |
| 27 | à Farmington | 12 & demi. |
| 28 | à Barons-Tavern | 13 |
| 29 | à Breaknek | 13 |
| 30 | à Newtown | 15 |
| Jullet. | | |
| 1 ^{er} . | <i>Séjour.</i> | |
| 2 | à Rigdebury | 15 |
| 3 | à Northcastle | 20 |
| 4 & 5 | <i>Séjour.</i> | |
| 6 | à Philisbury | 22 |
| Août. | | |
| 20 | à Northcastle | 22 |
| 21 | à Crampon | 14 |
| 22 | à Kings-Ferry | 18 |
| 23 & 24 | <i>Séjour.</i> | |
| 25 | à Stony-Point | 5 |
| 26 | à Sufferency | 16 |
| 27 | à Pompton | 14 |
| 28 | à Wipeny | 16 |
| 29 | <i>Séjour.</i> | |
| 30 | à Ballions-Tavern | 16 |
| 31 | à Sommerfet | 17 |
| | | 354 milles. |

08649

192 NOUV. VOYAGE DANS L'AM. SEP.

| DATES. | C A M P S. | DISTANCES |
|-------------------|--|-------------------|
| | | <i>Mill. Ang.</i> |
| Septembre. | <i>De l'autre part :</i> | 354 |
| 1 ^{er} . | à Prince-Town | 13 |
| 2 | à Trenton | 12 |
| 3 | à Lions-Tavern | 15 |
| 4 | à Philadelphie | 15 |
| 5 | <i>Séjour.</i> | |
| 6 | à Chester | 16 |
| 7 | à Newport | 18 |
| 8 | à Head-Ofelke | 18 |
| 9 | à Susquinhah-Ferry | 16 |
| 10 | à Burk-Tavern | 14 |
| 11 | à White-March | 15 |
| 12 | à Baltimore | 12 |
| 13, 14 & 15 | <i>Séjour.</i> | |
| 16 | à Spire | 16 |
| 17 | à Coath | 18 |
| 18 | à Annapolis | 8 |
| | <i>Séjour jusqu'au 21 où on a mis à la voile dans la baie de Chésapéack pour arriver à James-Town.</i> | |
| Oâobre. | | |
| 25 | à James-Town | 178 |
| 26 | à Williamsburg | 6 |
| 27 | <i>Séjour.</i> | |
| 28 | devant Yorck | 12 |
| | TOTAL | 756 milles. |
| | qui font | 252 lieues. |
| | TOTAL des camps | 39 |

F I N.

E782

R655nd

22

